



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Dialogues Entre Lord Shaftesbury Et M. Locke

Yverdon, 1765

Dialogue Second.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48981](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48981)

DIALOGUE SECOND.

M. L O C K E.

JE vous laisserois continuer de porter cet esprit de déclamation & de raillerie dans un sujet indifférent ou de pure curiosité, tels que ceux dont les gens oisifs ont coutume de s'entretenir. Mais si jamais question mérita l'examen d'un véritable Philosophe, c'est sans contredit celle de l'EDUCATION & les différentes méthodes qu'on y employe, aucune n'en demande un plus sévère que celle qui est si fort exaltée, sous le nom spécieux de voyages dans les pays étrangers, parce qu'aucune, peut-être, n'est suivie de conséquences si importantes.

Je ne pouvois donc vous entendre qu'avec surprise, vous étendre si fort & si long-tems sur je ne fais quel vernis de manieres & de politesse, de connoissance des hommes & du monde, des Arts & des Langues, & des autres

agrémens d'une éducation brillante ; c'est précisément comme si un Architecte ne vous parloit que des festons & de feuillages , des ornemens de sa frise ou de la beauté de ses chapiteaux , lorsque vous lui demandez de vous instruire comment il faut s'y prendre pour élever un édifice solide sur de bons murs & des fondations durables.

Ce qu'il nous est important de savoir , c'est la méthode la plus propre de former les hommes ; au lieu que vous paroissez n'avoir presque pensé qu'à ébaucher un assortiment de Gentilshommes du bel air. Il semble en effet que votre défense des voyages est imaginée exprès pour une compagnie de *Virtueuses* , ou tout au plus pour un de ces cercles brillants , qui sont aujourd'hui si à la mode , surement elle passeroit là sans aucune contradiction. Ici vous avez en quelque sorte oublié que vos Auditeurs sont tous des gens simples , & que l'un d'eux est un vieillard que vous vous plaisez à qualifier de Philosophe.

— Pour vous dire franchement mon avis ; votre défense des voyages, quelque agréable & spécieuse qu'elle puisse paroître, ne porte pas sur une base solide. Vous nous parlez de beaucoup de défauts dans l'éducation de notre jeune Angloise, & vous voudriez les corriger. Mais de quelle maniere peut-on le mieux y réussir ? C'est ce que des déclamations vagues & générales n'enseigneront jamais.

— Pour faire utilement cet examen, il faut établir certains principes, il faut former un plan de vie & de mœurs, il faut tracer quelque idée du caractère que vous voudriez imprimer à de jeunes esprits, auquel nous puissions nous rapporter constamment en suivant cette discussion, & qui puisse nous servir de regle pour juger de la convenance & des effets de cette sorte d'éducation que vous voudriez nous recommander.

— Puisque vous voulez donc que je traite cette matiere, il faut que vous me permettiez de prendre un ton différent du vôtre, & plus sévere que vous ne

l'attendez peut-être dans une conversation aussi libre que celle-ci.

Je commence par ce principe certain, que le but de l'éducation est de former l'ENTENDEMENT & de regler le COEUR. Si l'homme est un composé de raison & de passion, la seule discipline qui convienne à sa nature est celle qui remplit ces deux objets.

Jusqu'ici sans doute nous sommes d'accord. Mais le sujet demande une application plus particuliere de ce principe.

Vous vous y êtes pris de la maniere la plus spécieuse, pour nous persuader que la seule éducation raisonnable, est celle qui prépare & rend un homme propre pour le commerce du monde; & je suis prêt à adopter votre idée, pourvu que nous nous accordions premierement sur la signification de ce grand mot de MONDE. Il se peut que dans votre maniere sublime d'envisager les choses, vous vous proposiez de faire de votre pupille, ce que dans le sens

le plus étendu des termes on appelle *un Citoyen du monde*. Un grand & respectable caractère ! Mais allons par degré.

Premièrement, s'il vous plaît , tâchons de faire qu'il soit un digne Citoyen d'*Angleterre* ; & je vous prie de me permettre de décorer cette petite Isle que nous habitons , de ce nom pompeux de monde. Elle est du moins ce monde dans lequel notre aventurier doit représenter , & pour le commerce duquel il lui importe le plus immédiatement de se rendre propre.

Présentement comme les gens de qualité & les gens riches sont , & avec raison , les objets principaux de vos soins ; les grands biens des uns & la haute naissance des autres , donnant à leur pays le plus grand intérêt à leur éducation , souffrez que je vous demande de quelle manière ils pourront se rendre propres au rôle important qu'ils doivent y jouer ?

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Très-certainement en acquérant cette

connoissance & ces qualités qui sont les plus convenables pour s'en bien acquitter.

M. L O C K E.

Il ne peut pas y avoir deux réponses à une question si simple. Comme cette éducation est, en général, la meilleure, qui forme *l'homme* de la meilleure manière, ainsi dans cette vue particulière, cette éducation doit être regardée comme la meilleure, qui forme l'Anglois de la meilleure manière.

En partant de ce point, qui ne peut souffrir aucune difficulté, un Citoyen Anglois, ou, si vous le voulez, un membre du Parlement (car c'est l'état qu'ambitionnent nos plus grands Citoyens, & que nos meilleurs devoient rechercher) ne peut s'acquitter de ce qu'il doit à son pays à ce titre, qu'autant qu'il a su le pourvoir de toutes ces qualités de l'esprit & du cœur qui requierent son rang supérieur & ses prétentions.

Ce dernier Chapitre en est un très-

important, & feroit très-long, s'il étoit traité comme il mérite de l'être; mais on peut donner en peu de mots le sommaire des principaux articles dans lesquels il consiste.

Je demande donc dans notre jeune aspirant au nom & aux honneurs de membre du Parlement d'Angleterre, que son esprit soit de bonne heure & parfaitement instruit des principes de vertu & de Religion; qu'il soit exercé, par une exacte discipline, à commander à son tempérament & à ses passions; en un mot, qu'il soit accoutumé à se gouverner lui-même en tout avec sagesse, que son ambition soit excitée ou plutôt dirigée vers son véritable objet le *bien public*, & conséquemment que son ame soit embrasée de l'amour du véritable honneur, sur-tout qu'il ait le plus grand respect pour la constitution légale de son pays; & une ardente affection pour la grande société à laquelle il appartient.

Vous estimez trop vous-même ces vertueuses qualités du *cœur*, pour que

cette considération perde rien de son poids avec vous ; mais quand elles ne seroient pas plus importantes que plusieurs Instituteurs de jeunesse ne paroissent le croire , il y a encore d'autres qualités ; celles de *l'esprit* , que tout homme regarde comme requises essentiellement pour remplir dignement ces emplois , auxquels nos Citoyens les plus grands sont destinés.

C'est pourquoi je demande ensuite que notre jeune Sénateur ait un usage aisé & familier de la Langue Latine (je fais que vous ajouteriez volontiers & de la Grecque ; mais pour celle-là , je ne suis pas si décisif) , qu'il soit suffisamment instruit des Eléments des Sciences , ainsi que de ce que nous appellons les Belles-Lettres ; qu'il soit bien fondé dans les principes de morale , soit publique , soit particulière ; qu'il ait une parfaite connoissance de l'Histoire & de la Constitution civile & Ecclésiastique de son pays ; qu'il ait des notions générales , mais sures , de l'histoire du monde ancien & moderne ; sur-tout qu'il ait
ait

ait un entendement bien exercé, je veux dire qu'il ait appris à raisonner clairement, & conséquemment sur toute sorte de sujets : & de plus, pour qu'il puisse faire usage de toutes ces facultés, qu'il ait assez bien étudié sa propre langue, pour pouvoir s'exprimer lui même, soit en écrivant, soit en parlant, d'une manière facile & claire au moins, si non élégante. J'obtiens pour le présent d'autres qualités agréables, qui viendront presque d'elles-mêmes, si son éducation est bien conduite, ou qui peuvent s'acquérir sans peine, par la seule voye de la conversation. Mais quant à celles qui sont essentielles, je soutiens qu'il est nécessaire pour nos jeunes gens de qualité, de les posséder dès le tems où ils sortent communément des mains de leurs Gouverneurs, je veux dire à l'âge de vingt & un ans.

Suis-je déraisonnable dans ces demandes ? Peut-on exiger quelque chose de moins dans un Gentilhomme, qui, par les usages établis, doit entrer dans le monde à cet âge, & être admis aux

E

affaires publiques & à la législation de son pays?

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Ces qualités sans doute ne sont ni plus, ni moins que ce que l'on peut raisonnablement demander dans notre jeune Gentilhomme ou Sénateur. Mais comment peut-on les acquérir dans notre manière vulgaire d'éducation? c'est ce que je ne comprends pas aisément.

M. L O C K E .

Je vous l'expliquerai ailleurs. Vous adoptez donc ceci comme une idée raisonnable du caractère d'un Gentilhomme Anglois, tel que le cours de son éducation le lui doit imprimer. A présent je vais vous faire voir clairement, qu'il n'est pas possible que les voyages produisent un pareil effet.

Considérons premièrement une perte inévitable de tems, de ce tems qui est si précieux à tous égards, non - seulement comme étant le plus propre pour

acquérir les qualités dont je parle ; mais comme étant la seule période de la vie où on ait la liberté de l'employer ainsi.

La grande jeunesse est flexible & docile , propre à prendre les impressions de vertu , & à recevoir les principes des connoissances. Les facultés de l'esprit sont alors vigoureuses , la conception vive , & la mémoire retient aisément. L'humble assujettissement d'apprendre les éléments de la littérature & des sciences , n'a rien pour de jeunes esprits que d'aisé & de flatteur. Un respect soumis pour leurs Maîtres les dispose à s'appliquer sans répugnance à tout ce qui leur est prescrit , & l'émulation jointe au sentiment intérieur qu'ils ont de leur avancement journalier , soutient & anime leur travail. Les objets de leur application leur paroissent importants , non-seulement par l'autorité de ceux qui ont la direction de leurs études ; mais principalement , peut être , par un sentiment confus du mérite de ces Maîtres : sentiment qui seroit bien différent ,

si le disciple étoit en état de porter sur eux un jugement juste & approfondi.

C'est donc là la véritable saison pour poser les fondemens des connoissances, & de l'habileté de toute espee. Si vous laissez passer ce tems, sans l'employer soigneusement à cet effet, vous regretterez envain cette négligence dans un âge plus mûr, lorsque les soins & les amusemens de la vie laissent si peu de loisir, & encore moins d'inclination pour de pareilles études.

Il peut y avoir eu quelques exemples de ceux dont l'industrie supérieure, dans un âge avancé, a suppléé les défauts de leur éducation. Mais en général l'homme dépend entièrement de l'enfant; & il est toute sa vie, ce que les impressions qu'il a reçues dans ses jeunes années l'ont fait. Si donc quelque partie considérable de cette précieuse saison est perdue à voyager, je veux dire si elle n'est pas actuellement employée aux occupations & aux instructions convenables à cet âge; cette cir-

constance doit être regardée comme un argument de grand poids contre cette sorte d'éducation.

Nous devons considérer ensuite la dissipation d'esprit qui accompagne cette éducation ambulante, tandis que la scène change à chaque instant, & que de nouveaux objets se présentent perpétuellement devant les yeux pour exciter l'admiration de notre jeune voyageur.

Un des plus grands secrets dans l'éducation, est de fixer l'attention de la jeunesse; opération pénible, qui demande un long usage & une discipline constante & sans relâche, en un mot diamétralement opposée aux dissipations & aux changements continuels, qui sont inséparables de la sorte de vie que vous voudriez recommander. L'esprit jeune a naturellement de la peine à supporter la contrainte, il n'aime pas à être forcé long-tems à tendre au même but; à chaque occasion il s'échappe & s'éloigne du véritable sujet de sa méditation. Au lieu de travailler, par un régime sa-

ge, à vaincre cette infirmité naturelle, vous l'entretenez & la flattez, jusqu'à ce que, par degré, l'esprit perde son ton & sa vigueur, & devienne enfin totalement incapable de donner une attention convenable à aucune chose.

Si j'insiste sur ce point, c'est parce que pour apprendre les éléments de quelque science que ce soit, il est de la plus grande importance que celui qui s'y applique, suive constamment la même méthode dans le cours de ses études. Ce peut être de tems en tems le privilege d'un génie, de saisir d'abord les principes de quelque connoissance, & de devenir sage, si l'on peut s'exprimer ainsi, par *intuition*. Mais l'espece commune des esprits est d'une autre fabrique : ce n'est qu'à pas lents qu'ils arrivent à la connoissance ; & si vous arrêtez ou détournez leurs progrès, tout leur travail est perdu, ou tout au plus il ne leur reste qu'un savoir mince, superficiel & mal digéré.

Mais quand même il faudroit ne faire aucune attention à la perte du tems,

& au tour d'esprit dissipé, qui est encore plus pernicieux, je ne m'opposerois pas moins à ce genre d'éducation, à cause des objets mêmes auxquels l'application de notre Voyageur est continuellement dirigée.

Au lieu de ces parties nécessaires & fondamentales de connoissance, dont je demande qu'il soit principalement occupé, son attention, qu'il refuse à tout ce qui à l'air d'instruction, est donnée uniquement aux choses frivoles & de peu d'importance.

La première affaire est de se rendre parfait dans les formes d'éducatons qu'il trouve en usage parmi ceux avec lesquels il vit, ou peut-être uniquement dans leurs formes d'habillements.

Après cela, ce qu'il ambitionne le plus, c'est de parler aisément les langues de l'Europe, ou pour abrégé son travail autant qu'il est possible, d'acquérir du moins cette facilité dans le François. Le prétexte est, afin qu'il puisse être en état de converser avec les étrangers de sa connoissance: ce qui prend

beaucoup de tems assez inutilement, attendu que de retour dans son pays il n'en fait plus guere d'usage. C'est aussi, dira-t-on, pour qu'il puisse être à portée de lire les meilleurs livres écrits en cette langue; ce qui l'empêche d'étudier ceux qui sont encore meilleurs dans les langues savantes, & peut-être dans la sienne propre.

Si quelque chose de plus attire son attention, c'est peut-être un peu de curiosité. Il veut connoître les beaux tableaux, les belles statues, les beaux édifices. Il visite les ateliers des Artistes, les Bibliothèques, les Cabinets de médailles & d'autres curiosités; & pour prendre quelque repos après de si rudes fatigues, il va souvent aux Eglises, aux Théâtres, aux Cours de Judicature; il voit les Processions, les cérémonies & les autres pompes solennelles.

Lorsque l'on s'est duement occupé de ces trois points, je vous demande quel loisir un jeune homme peut trouver vraisemblablement pour se perfectionner dans ces autres études, que vous me

permettez de supposer être d'une beaucoup plus grande importance.

En un mot, Mylord, s'il acquiert quelque connoissance, c'est seulement ou principalement des choses dont il peut très-bien se passer, ou que vous m'avouerez être d'un ordre inférieur & subordonné : tandis que les branches de connoissance qu'il est forcé de négliger pour celles-là, sont pour lui d'un usage constant & nécessaire dans tout le cours de sa vie.

Jusqu'à ce que vous puissiez trouver un moyen de concilier ces différentes études, je dois toujours penser que ces voyages, si vantés, sont la plus mauvaise méthode qu'on puisse imaginer pour l'instruction convenable à nos jeunes compatriotes.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Sans doute si ces deux points moins importants attirent seuls toute leur attention ; mais est-il si difficile de conduire les deux desseins en même-tems, spécialement lorsqu'un Gouverneur sage

& attentif fait exciter l'application de son Pupille, & diriger en tout ses études?

M. L O C K E.

C'est ainsi que pensent les amis & les parents d'un jeune voyageur ; ils croient pouvoir exiger des miracles de cet important personnage , un Gouverneur ; mais la vérité est qu'on ne peut apprendre à la fois tant & de si différentes choses , même avec l'avantage des plus heureuses dispositions , & dirigées par le meilleur Maître.

D'ailleurs vous oubliez que ce que nous examinons à présent se réduit à savoir si la généralité de notre jeunesse de qualité doit être élevée en cette forme , & non si probablement deux ou trois jeunes gens , avec le génie le plus rare & une application au dessus du commun , ne pourront pas réussir en suivant votre système. Je demande une éducation qui puisse produire ordinairement des hommes utiles & capables : vous ne pensez , vous , uniquement qu'à for-

mer ce qui vient de soi-même, un prodige.

Ayant ainsi préparé la matière, je crois pouvoir entreprendre de répondre aux différents arguments que vous avez allégués, pour prouver qu'il est à propos de faire voyager les jeunes gens de bonne heure. Il est évident qu'on perd par là les avantages les plus solides; mais vous trouverez peut-être un dédommagement pour cette perte, dans cette politesse de manières, & dans toutes ces qualités brillantes que le voyage promet, & que le monde, selon vous, recevra volontiers & avec raison en échange.

Ces perfections tournent au profit de la Société en général; partagées méthodiquement en différentes classes & sous différents noms, elles vous ont fourni la substance de votre apologie.

Tel est le sujet poli & populaire que vous avez cru devoir enrichir de toutes les fleurs de votre éloquence: pour leur y trouver place, & leur donner plus d'effet, vous avez pris plaisir à nous

faire une représentation très-triste de de notre pays. Il semble que la barbarie & l'ignorance couvrent la surface de l'Angleterre, que ses habitants soient grossiers & sans politesse, & que parmi eux on ne puisse rien apprendre de ce qui est nécessaire pour paroître en bonne compagnie.

Si l'on eût fait ce portrait de nos pères, du tems de CESAR, ou même dans celui du bon Roi EDGAR, lorsque, comme on dit, la terre étoit couverte de loups (par lesquels je suppose que la Mythologie monachale donne à entendre les hommes, comme sauvages,) je ne trouverois que peu de chose à répondre à cette accusation. Mais aujourd'hui que les arts & les lettres ont du moins fait quelque progrès parmi nous, lorsque le commerce a étendu nos relations avec les parties du globe les plus sauvages, & que la politique a affermi nos alliances avec les plus civilisées; lorsque notre pays est rempli de Villes grandes & florissantes, & qu'il se glorifie d'une vaste, riche & superbe Capi-

tale , je ne puis m'empêcher de vous reprocher à vous - même un peu d'exagération , ou d'avoir oublié de parler de l'Angleterre , telle qu'elle subsiste à présent dans le dix - septieme siecle. Il me semble que du moins à présent les Anglois pourroient être regardés comme des *Hommes* , & qu'à notre Cour & dans nos Armées , quoique peut-être pas dans nos Colléges , nous pourrions nous engager à trouver des êtres que vous même ne dédaigneriez pas de qualifier de *Gentilshommes*.

Mais il importoit à votre cause de représenter les choses autrement ; de là sont venus ces différents reproches de barbarie , que vous avez cru propres à nous mortifier & nous allarmer.

Le premier feu de votre zele s'est attaché à cette fourmilier de *préjugés* , dont notre jeunesse Angloise , ou du moins provinciale , est communément remplie.

Le terme des *préjugés* , Mylord , est équivoque , & peut aussi - bien signifier des opinions droites , justement accré-

ditées & profondément enracinées dans l'esprit , comme des opinions fausses & absurdes , qu'une confiance aveugle a fait recevoir.

Les premiers ne feront aucun mal. Peut-être , au contraire , la meilleure partie de l'éducation doit être employée à les cultiver.

Mais admettons qu'ils soient de la dernière espèce, ils peuvent encore n'être que les excès d'un principe droit ; & en ce cas , je douterois que le mal fût d'une assez grande conséquence pour mériter votre indignation. Aucun homme , peut-être , n'a assez de certaines vertus , qui ne les porte pas un peu trop loin. Le degré juste & précis est un point difficile à atteindre. La condition de notre nature commune , est telle que nous passons le but , ou que nous n'y arrivons pas ; & vous comprenez aisément lequel de ces deux vices en morale est le plus avantageux & le plus généreux.

D'ailleurs la réflexion & l'expérience viendront assez tôt pour corriger ces

excès De maniere que pour moi, quoiqu'il pût arriver que notre jeune Patriote conservât ces idées extravagantes sur le sol & le climat de l'*ancienne Angleterre*, dont vous vous êtes diverti, je ne trouverois pas - là un grand sujet de reproche à son éducation domestique ; peut-être même ne me presserois-je pas de le désabuser des erreurs honnêtes de cette espece.

Surement, Mylord, il y a de certaines associations d'idées, que, vous-même, tout étranges qu'elles peuvent être, vous vous feriez une peine de détruire.

Pour prendre votre propre exemple. Quoi ! si les idées de *liberté* se trouvoient par hazard étroitement liées à celles de l'*ancienne Angleterre*, de maniere à changer par la magie de cette union, ses bruyeres seches, & ses montagnes stériles en payfages agréables, vous presseriez-vous, si la chose étoit en votre pouvoir, de rompre le charme, & en présentant ces objets dans leur vrai jour, de désenchanter l'esprit en même tems, de l'idée, du moins de l'amour de la liberté Angloise ?

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Je m'apperçois que vous savez très bien choisir vos exemples : vous supposez que celui-ci ne peut manquer de faire un grand effet sur une personne, qui comme moi, fait profession d'être adorateur de cette liberté. Mais avec votre permission ; je ne vois pas, comme vous l'insinuez, qu'il y ait aucun inconvénient à séparer deux choses, à l'union desquelles la vérité & la nature n'ont eu aucune part. La liberté a assez, de charme pour attacher l'esprit en quelque endroit qu'elle ait établi son séjour & je n'ai jamais oui dire, que la beauté de sa forme ait été altérée par les désagréments de son habitation.

M. L O C K E .

Cela peut-être ainsi, & il n'est pas difficile d'en trouver la raison ; ceux qui aiment la liberté, sont comme ceux qui aiment une maîtresse, il est rare que son habitation leur paroisse désagréable. Mais venez à bout de nous
convaincre

convaincre que notre pays ne vaut pas la peine que l'on prenne les armes pour sa défense, & quelque aimable que la déesse de la liberté puisse paroître aux yeux de ceux qui en sont amoureux, la plus grande partie d'entre nous sera plutôt tentée de faire place à ceux qui voudront l'envahir.

Mais après tout, sans donner ceci pour une démonstration, il me suffit que vous voyiez que je ne suis pas pour qu'on détruise les principes sous le nom injurieux de préjugés. Les esprits tendres de la jeunesse doivent être traités avec douceur : s'ils poussent trop vite & avec trop d'abondance, employez à leur égard les méthodes ordinaires de culture. On fait plus de bien à une jeune plante en l'élaguant avec soin dans la saison convenable, qu'en la transplantant; expérience fatale en plusieurs cas, qui en arrêtant l'excessive vigueur de son accroissement, fait mourir l'arbre, ou le réduit à un état de foiblesse & de langueur.

Si par préjugés vous entendez des

G

principes vicieux proprement dits, c'est à-dire vicieux en eux-mêmes, aussi-bien que dans le degré, il est certain qu'il faut déraciner ceux-ci, & le plutôt vaut le mieux : mais il n'est pas nécessaire de traverser les mers pour se procurer l'avantage d'une pareille opération.

La vraie maniere de guérir de pareils préjugés, à ce qu'il me semble, consiste dans l'application de ces vérités qui sont communes à tous les pays ; & non par des mœurs partiales, ou les opinions qu'elles font naître en telle ou telle autre Société plus policée.

Mais, comme je l'ai remarqué, vous n'avez entrepris cette accusation de préjugés, uniquement que pour introduire la satyre sur l'*ancienne Angleterre* ; & après l'avoir fait fervir à vos fins, vous n'avez pas fait de difficulté de l'abandonner. Vous l'avez changée cependant contre une autre de plus grande importance ; c'est celle des MOEURS BASSES, GROSSIERES & VICIEUSES, qui affectent notre jeunesse, & qui selon

vous font une maladie épidémique & incurable dans cette Isle.

Je ne nierai pas que vos plaintes, à beaucoup d'égards, ne soient que trop bien fondées. Le gout de notre Noblesse provinciale, peut-être assez grossier, & leurs maisons n'être pas les meilleures écoles de polissè & de civilité; de sorte que des mœurs basses, & même vicieuses, peuvent être & sont en effet trop souvent le fruit d'une éducation domestique ordinaire. Mais pour faire perdre ces défauts aux jeunes gens, quel remede leur prescrivez - vous? Quoi! vous les envoyez dans les pays étrangers avec toutes leurs imperfections, pour se défaire de leurs mauvaises habitudes comme ils le pourront, & en contracter de meilleures comme ils voudront. Vous imaginez - vous que les mauvaises qualités qu'ils emportent avec eux, tomberont d'elles - mêmes, ou que les bonnes dont ils ont besoin, ainsi que les nouvelles feuilles au printemps, pousseront immédiatement pour remplacer les premières?

L O R D S H A F T E S B U R Y.

J'imagine, il est vrai, que de mauvaises habitudes ne peuvent être chassées que par de meilleures; & qu'ainsi le moyen le plus prompt pour faire perdre à nos Compatriotes leurs mœurs grossières, c'est de les forcer à voir bonne compagnie; & avec votre permission, je n'apperçois rien d'absurde ou de déraisonnable dans cette imagination.

M. L O C K E.

Non certainement, en prescrivant les bonnes habitudes, comme un remède contre les mauvaises; mais vous auriez bien fait de nous montrer ce que l'air des pays étrangers a de si favorable aux bonnes habitudes, que ce soient les seules qui y réussissent; ou s'il s'y trouve un mélange de bonnes & de mauvaises, comme parmi nous, il vous reste à nous apprendre quel moyen aura notre Voyageur pour ne pas se tromper au choix: autrement notre jeune étourdi peut adopter des habitudes dif-

férentes, à la vérité de celles qu'il avoit auparavant ; mais qui ne seront ni meilleures, ni plus raisonnables.

Lorsque de pareils enfants, grossiers & mal élevés, se trouvent éloignés de la contrainte que leur impose l'œil d'un parent, quoique peu accoutumé lui-même à la politesse, croyez - moi, Mylord, ils ont plus de penchant à se livrer à toutes les bizarreries de leurs humeurs, que de disposition à les réformer. De pareils personnages songeront ils à se perfectionner par la bonne compagnie ? Comment voulez-vous même qu'ils puissent y être admis ?

J'en appelle à ce que vous - même vous avez observé, si lorsque cette sorte de jeunes gens mal élevés, voyagent & s'établissent pour un tems dans quelque ville considérable, leur coutume ordinaire n'est pas de se tenir éloignés des meilleures compagnies du lieu, & de s'assembler en petits pelotons séparés, avec leurs Compatriotes ou tels autres, qui par le goût & les mœurs leur ressemblent le plus ; c'est alors qu'il

se librent en pleine liberté à la bassesse de leurs inclinations, dans lesquelles la société & l'exemple ne font que les encourager réciproquement & les enhardir davantage. C'est-là, comme vous savez, ce qui arrive le plus communément: il est encore très-vraisemblable que le Gouverneur complaisant fera lui-même à la fin entraîné par les importunités, & perverti par les mauvais exemples de ses disciples, beaucoup plus qu'ils ne seront retenus par ses avis & son autorité.

Mais quand même les voyages seroient un remede aux maux dont vous vous plaignez, je doute encore si c'en seroit un convenable. Supposons notre jeune Gentilhomme d'un caractère assez pliant pour quitter ses habitudes grossieres par complaisance pour la bonne compagnie où il est obligé de vivre: s'en suit-il delà qu'il n'en adoptera aucune, que celles qu'il lui est avantageux de contracter? & qu'avec un jugement aussi peu formé que celui qu'il a apporté avec lui, qu'il aura l'art de choisir uni-

quement la forte de mœurs qui peut seule le rendre aussi estimable qu'agréable.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Et doit-on être en peine sur ce chapitre , lorsque les habitudes dont j'ai parlé , sont non - seulement différentes de celles qu'il doit prendre hors de son pays, mais sont diametralement opposées à celles - ci ?

M. L O C K E .

Hélas ! Mylord , je n'ai pas besoin de vous apprendre que l'opposé à ce qui est de travers n'est pas toujours droit : dans l'exemple même que vous offrez , un jeune homme , à la vérité , peut perdre sa grossiereté ; cependant s'il n'a pas pour se conduire une meilleure règle que la mode du lieu où il vit , il peut aussi très - aisément tomber dans le défaut contraire , dans une fatuité impertinente. Et pour la probabilité d'un mauvais choix , je m'en rapporte encore

à votre expérience & à vos observations.

Quant à ce que je regarde, comme le vrai remede de ces défauts, c'est une autre question; & je puis dans la suite trouver l'occasion de vous l'expliquer plus au long. Pour le présent trouvez bon que je conclue que dans les circonstances que nous supposons ici, les voyages en général sont un remede insuffisant, & qui ne convient jamais.

Il est vrai que vous allez plus loin. Vous soutenez que quand même on trouveroit quelque moyen pour détruire ces habitudes grossieres & rustres, notre éducation Angloise est si essentiellement mauvaise, qu'elle ne peut donner ces manieres honnêtes & agréables que le commerce du monde demande nécessairement. Vous épuisez à ce sujet toute votre réthorique: vous paroissez convaincu, que, quoiqu'on pût trouver une méthode pour faire des hommes raisonnables, l'éducation de notre pays est absolument incapable de fournir des Gentilshommes polis.

C'est à cette occasion que la discipline fervile de nos Ecoles & le gouvernement pédantesque de nos Collèges ont si fort échauffé votre bile. En outrant tout dans le tableau que vous en avez fait, vous avez trouvé le moyen de nous peindre un prodige de grossiereté, pour lequel tous les honnêtes gens ne peuvent avoir que du mépris ou de la pitié. Pour exciter encore plus notre mépris ou notre pitié, vous avez pris soin de nous présenter en contraste, les manières aisées & agréables, la contenance noble & assurée, & la conversation polie, & instructive d'un voyageur accompli.

A cette partie triomphante de votre harangue, je n'ai à opposer uniquement que quelques vérités claires & simples.

Je sais que la timidité désagréable d'un jeune homme est un péché pour lequel la bonne compagnie n'admet point d'expiation : cependant la bonne compagnie lui fera bientôt perdre, ce qu'elle ne lui pardonnera pas. En attendant que cet heureux moment arri-

ve, il faut considérer premièrement que la modestie d'une jeuneſſe ingénue, quoiqu'elle vous paroisse un vice terrible, est néanmoins favorable à quelques vertus. Elle est pleine de déférence & de respect, elle conserve l'innocence, entretient l'émulation, & jusqu'à ce que la raison soit en état de prendre les rênes, elle empêche le progrès des passions. Quand elle ne seroit même autre chose que disposer un jeune homme à observer beaucoup & parler peu, cet avantage ne seroit-il pas une sorte de compensation pour la mauvaise figure qu'il peut faire par son air embarrassé au milieu de votre bonne compagnie ?

Prenez-y garde, Mylord, de peur qu'en ôtant trop tôt cette contrainte, vous n'émancipiez votre disciple favori de tout principe d'honneur, & qu'il ne courre tête baissée à l'indignité, à la débauche & à sa ruine.

Je fais ce que le monde doit penser de ce langage ; mais je ne m'y arrête pas. Je suis un Philosophe, vous le sa-

vez ; vous l'êtes vous-même ainsi que moi. Osons donc une fois hazarder une vérité qui n'est pas à la mode ; c'est que la modestie dans un jeune homme a une certaine grace qui le pare, & qu'un jeune sot confiant, & non pas celui qui n'est que timide, est le prodige qui a besoin d'expiation.

Secondement, Mylord, il est à considérer que la timidité n'est pas tant l'effet d'une mauvaise éducation, qu'un présent de la nature, dont la sagesse pourvoit à tout. Les différens âges de la vie ont leurs mœurs particulières & qui leur conviennent le mieux. Ces mœurs différentes ont toutes leur beauté dans leur saison. Vous pourriez aussi bien trouver à redire au hochet de l'enfant, & vouloir tout de suite le faire jouer au fabot ; comme attendre de la jeunesse craintive, la mâle assurance d'un âge plus mûr.

Je sens combien, pendant ce tems-là, la condition de Madame est à plaindre, qui, spécialement si elle a eu une éducation merveilleuse, est très-choquée

de la mauvaise grace de son fils , & appelle le Tailleur , le Maître à danser , le Comédien, le Gouverneur qui a voyagé , en un mot tout le monde pour la délivrer de ce qu'elle souffre à voir un objet si désagréable.

Cependant en choisissant le moment , & usant des mots les plus doux pour faire passer la remontrance , on pourroit lui dire que la chose qui lui paroît si odieuse , & qui la trouble si fort , est un des cachets que la nature imprime sur cet âge ; que la timidité n'est que le passage d'une saison de la vie à une autre , & que comme le corps a moins de grace lorsque les membres font leurs derniers efforts pour arriver à leur juste proportion , de même les manieres font moins aisées , moins libres , lorsque l'esprit qui sent ses imperfections , & qui a peine à les supporter , étend toutes ses facultés à leur plein accroissement.

Si Madame me faisoit l'honneur de m'écouter , je pourrois ajouter pour sa consolation , que quant à cette modestie qui enveloppe le mérite de maniere à

empêcher de l'appercevoir, l'enfant s'en défera bientôt comme des habits qui n'iront plus à sa taille, que lorsque le manteau de la honte aura fait son effet, & qu'il aura donné de la chaleur & de la vigueur à sa jeune vertu, on peut le quitter en fureté, ou plutôt qu'il tombera de lui-même; enfin que quelque embarrassé & quelque simple que l'écolier soit à présent, il peut devenir à la fin un galant d'un mérite à ne le céder à aucun autre.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Hé quoi! c'est un Philosophe, c'est M. Locke qui se permet ce badinage; lui qui m'a blâmé tout-à-l'heure d'avoir employé la raillerie & la déclamation.

M. L O C K E .

Vous avez raison de me reprocher de traiter légèrement, ce qui est capable en effet d'exciter l'indignation. Car qu'est-ce que ces efforts pour éteindre une honte ingénue, qu'une tentative

impie pour s'opposer aux desseins de la Providence, & effacer de force les distinctions les plus naturelles & les plus précieuses de la première jeunesse? La modestie est la rougeur de la raison & de la vertu qui commencent à se développer; & si l'art pouvoit réussir au projet déraisonnable de former le fruit sans la fleur, il pourroit étonner comme une rareté, mais sans jamais pouvoir prétendre à la faveur & à la maturité de celui que la nature produit d'elle-même.

En un mot la *vivilité*, passez-moi le terme, précipitée & prématurée, ne seroit en effet qu'une enfance perpétuelle, ou plutôt un mélange monstrueux des deux états, sans aucune des vertus de l'un ou de l'autre.

Je suis fort éloigné de vouloir dire par tout ceci, & je ne crois pas que vous me soupçonniez de prétendre, que des manières aisées & franches ne soient pas des qualités aimables & estimables: je suis seulement pour attendre qu'elles paroissent dans le tems qui leur est propre, &

que la nature a réglé un peu plus tard que nos imaginations impatientes ne sont prêtes à le lui prescrire.

Considerez aussi que cette extrême politesse ne peut s'acquérir, si l'on en excepte quelques exemples extraordinaires, que par un long & continuel usage de la conversation, qui, outre le peu de convenance de la chose à d'autres égards, dissiperoit beaucoup trop un esprit jeune, & le détourneroit de ces autres études plus importantes & plus propres à cet âge.

Je pourrois dire de plus, que la politesse, dans le sens que vous donnez, ou du moins que la Cour donne à ce mot, est une qualité à laquelle les hommes les plus capables n'atteignent pas; & qui portée au-delà d'un certain degré, seroit même nuisible à ceux qui la possédroient.

Un très-grand homme n'a jamais été ce que le monde appelle parfaitement poli. Les hommes de cette trempe ne peuvent donner aux petites choses l'at-

tention nécessaire pour former & perfectionner ce caractère.

Dans les hommes, même de l'espece commune, cet excessif attachement aux graces & aux manieres, qui constituent l'essence d'une belle éducation, seroit pernicieux, en ce qu'il restreint les facultés, ammollit le tempéramment, & rompt la force & la vigueur d'esprit, que demande le maniement des affaires dans un pays de liberté.

De sorte qu'autant que j'en puis juger, cette grande recherche d'éducation doit être abandonnée à l'ambition de ceux d'une classe encore inférieure, je veux dire à ces esprits qui se sentent eux-mêmes incapables d'aucun autre mérite.

LORD SHAFTESBURY.

La faveur est grande. Il est donc fort à craindre que par une éducation trop polie, un Membre du Parlement ne devienne incapable des hautes fonctions de sa place. Cependant c'est quelque
consolation

consolation qu'à présent je ne voye aucun symptome de cette politesse qui énerve l'esprit, parmi ceux des deux chambres qui en font l'ornement & avec qui j'ai l'honneur d'être lié.

M. L O C K E.

Vous pouvez vous mocquer tant qu'il vous plaira des craintes d'un vieillard. Mais si cette mode de voyager, qui a pris si fort parmi nous depuis la paix (*), continue pour quelque tems, le jour ne viendra que trop tôt où mes imaginations se réaliseront. Lorsque la politesse sera fatale à toute espece d'habilité, & du moins dans les rangs les plus éminents, lorsque nos compatriotes seront si bien élevés, qu'ils ne seront plus bons à rien.

Après m'être si fort avancé, ferai-je un pas de plus? userai-je du privilège de la vieillesse, pour dire tout ce que je pense sur ce sujet d'une maniere qui n'est guere à la mode? Le grand cas

(*) De Ryfwick en 1697.

que l'on fait de cette politesse, vient, comme je l'ai déjà donné à entendre, d'un quartier dont les décisions, quoique d'une autorité souveraine pour une personne de votre âge & de votre galanterie, ne peuvent pas être reçues par des cheveux gris, avec cette révérence implicite. Si vous pardonnez la liberté, à la fin je parlerai haut, & vous dirai que ce sont les Dames qui ont attaché une pareille idée de mérite à cette qualité si enviée de bonne éducation, & que comme on fait que les apparences ne gouvernent que trop ce sexe délicat, elles peuvent avoir porté un peu plus haut qu'il ne falloit, l'estime due à cette sorte de perfection.

De plus lorsque je considère la grande influence que doivent avoir ces belles dispensatrices de la réputation, sur notre jeunesse galante, je ne puis m'étonner que la mode des voyages soit devenue si commune; je suis même à moitié persuadé que dans la discussion qui est entre nous, j'ai plus à combattre votre politesse que votre jugement; & que si

vous vouliez en agir rondement avec moi, vous me feriez dans cette occasion-ci la même reponse que fit ce galant homme dont vous m'avez conté l'histoire, & qui étant interrogé par ses amis, pourquoi une personne sensée & d'une bravoure reconnue, tel qu'il étoit, acceptoit un défi, crut se justifier suffisamment en répondant : „ Je puis en „ sureté me fier au jugement des hom- „ mes; mais comment pourrois-je pa- „ roître ce soir devant les filles d'hon- „ neur ?

Si je présume trop de cette comparaison, cela est indifférent. C'est assez de dire que ce qu'il y a d'utile & de louable dans une conduite polie, viendra de soi-même, avec un peu d'expérience du monde & de la bonne compagnie, & que je ne suis pas d'avis qu'on l'achete aux dépens de choses beaucoup meilleures.

LORD SHAFTESBURY.

Ni moi non plus : car avec toute la politesse & la galanterie que vous

H 2

m'attribuez, je n'ai jamais entendu par la bonne compagnie, dont j'ai parlé avec tant de respect, ni ces hommes, ni ces femmes qui ont la sottise de préférer la confiance ridicule de leurs enfans à toute autre considération. Je pense seulement qu'une attention raisonnable aux mœurs de notre jeunesse noble, est un objet de la plus grande conséquence; attendu que les premières impressions de cette sorte sont nécessaires, pour les rendre propres au commerce du monde, duquel seul ils peuvent espérer de recevoir leur meilleure & leur plus solide instruction. Vos plaisanteries sur les Dames ne m'empêchent pas de m'accorder avec elles à ce sujet, & je ne vois pas que sans voyager on puisse, autant qu'on le doit, étudier & connoître le monde.

M. L O C K E.

Le point que vous touchez à présent, est, je l'avouerai, très important. De la politesse des manières, la partie la moins considérable d'une bonne édu-

cation, & celle à laquelle on parvient le plus aisément, si ma mémoire est bonne, vous avez passé à un sujet de beaucoup plus grande conséquence. Je veux parler de LA CONNOISSANCE DU MONDE, la science, ainsi que vous l'avez appelée, la plus profonde & la plus utile. Or, si l'on ne pouvoit acquérir cette science si essentielle qu'en voyageant de bonne heure, je permettrais à notre jeune Gentilhomme de fermer ses livres, & de partir tout de suite pour aller s'en pourvoir où il pourroit.

Mais, Mylord, considérez vous même la difficulté de cette étude, la maturité de l'âge & du jugement nécessaire pour la commencer, & beaucoup plus encore, pour y faire des progrès réels.

Et pourquoi, comme je l'ai dit plus haut, êtes-vous si impatient d'arriver à la fin sans les moyens ? Pourquoi vous pressez-vous de faire des hommes dans une saison où la nature veut qu'ils soient encore enfants ?

Sans doute si notre jeunesse pouvoit tout-à-coup être changée en hommes

armés de tout point , comme dans la fable , & propres également à toutes les affaires de la vie , nous recevriens cet avantage avec joie , & nous pourrions négliger ou supprimer tous les soins de l'éducation. Mais ce n'est pas là la condition de l'humanité : ses progrès de toute espece sont lents & graduels. Le tems & l'attention les forme , & c'est uniquement par un emploi convenable des états qui ont précédés , que nous arrivons enfin à la maturité de la sagesse humaine. Laissez l'enfant & le jeune homme se perfectionner eux-mêmes en ce qui appartient à leur âge , & alors il sera assez tems de pourvoir au caractère mâle.

Faites-y attention , Mylord , lorsque le jeune voyageur ignorant est introduit dans le monde , sans principes pour peser sa conduite , sans maximes pour diriger son jugement , que peut-on attendre d'une entreprise si précipitée ? qu'une morale flottante , & des délibérations où le hazard seul présidera. Il n'a pas même l'idée de ce qui constitue l'homme,

comment donc peut-il parvenir à quelque connoissance réelle & utile du caractère qui lui convient ?

Si par une connoissance du monde, on n'entend uniquement qu'une connoissance de ses usages & de ses modes extérieures, celle-ci sans doute peut s'acquérir en les examinant telles qu'elles se présentent d'elles-mêmes, dans les différentes tribus & sociétés du genre humain. Mais il s'agit entre nous d'une connoissance d'une plus haute espece, & qui se rapporte uniquement à l'homme considéré dans ses parties essentielles ; sa *raison*, & ses *passions*. Cette étude, Mylord, est d'une espece toute différente de l'autre. Quiconque a des yeux, à tout ce qu'il faut pour observer les figures & les marques des hommes ; mais pour pénétrer leur intérieur, pour sonder leurs dispositions, & découvrir leurs caractères, c'est ce qui demande un entendement très-instruit & dûment discipliné.

Pouvez-vous sérieusement espérer qu'un jeune enfant comprenne l'effet

que le Gouvernement , la Police , & d'autres circonstances de la vie peuvent avoir sur la raison souple du genre-humain ? ou qu'il aura la sagacité de démêler leurs caracteres réels à travers les différents plis & replis qui les enveloppent , & qui font l'ouvrage discordant , mais toujours trompeur des passions ? Il doit sûrement connoître ce que c'est que la vérité & la raison , avant qu'il puisse tirer pour lui-même aucun avantage des discours des hommes : il doit avoir observé soigneusement les mouvemens de son propre cœur , avant que de présumer d'analyser , ainsi que vous le dites , les caracteres des autres.

Vous voyez donc que quant à cet objet particulier , il voyageroit hors de saison & inutilement , même en supposant que notre voyageur fût admis en ce qui s'appelle la meilleure compagnie. Mais comment obtiendra-t-il ce privilege ? Dans quel pays peut-on croire que la politesse des hommes éminents , voudra bien condescendre à communiquer librement & intimement avec de

jeunes gens, quelques grandes espérances qu'ils donnent, ou quelque illustre que soit leur naissance? De légères civilités d'usage, font, comme vous savez, tout ce qu'on doit attendre en pareil cas; & c'est aussi tout ce dont est capable un voyageur si peu instruit.

Vous avez bien-fait de me rappeler des sociétés telles que celles où vous & moi nous avons autrefois été admis. Le souvenir en est toujours flatteur & agréable. Mais sans trop présumer de nous mêmes, nous pouvons croire que les LIMBORCHS & les LE CLERCS ne sont pas d'un accès si facile pour tout étranger, qu'ils l'ont été pour nous; ou que, quand ils le seroient, chacun n'en retireroit pas la même utilité. Si des Savants particuliers sont ainsi presque inaccessibles, comment penser que les affaires & les occupations de Ministres ou de Magistrats expérimentés puissent permettre les moindres liaisons avec eux? En retranchant ces deux classes d'hommes, que reste-t-il pour former & instruire de jeunes gens qui

voyagent , que des compagnons aussi ignorants & aussi remplis de défauts que ceux qu'ils ont laissés chez eux , & que l'on peut trouver par-tout en abondance ?

Mes objections vont encore plus loin. S'il arrive que par une sagacité & un bonheur extraordinaires , on contracte quelque habitude avec des personnes supérieures , & qu'on puisse en quelque sorte découvrir leurs véritables caractères ; quel grand avantage en peuvent retirer ceux qui ont à vivre avec d'autres hommes , puisque la même industrie & la même attention leur eussent fait connoître les caractères de ceux avec qui ils doivent vivre & avoir affaire un jour. L'étude des étrangers n'est ni plus aisée , ni plus utile que celle de nos propres Compatriotes. Les modes , les formes d'éducation extérieure attirent l'attention d'une jeunesse sans expérience ; & ce font autant d'obstacles au progrès qu'on pourroit faire dans cette science. Le tout bien examiné , les différentes modifications du caractère de l'homme ,

tel qu'il existe dans leurs pays & qu'il se montre dans la vie & les actions de leurs Concitoyens, sont, comme je l'ai dit, le véritable objet de leur curiosité.

Enfin le plus que je puisse accorder à cet usage de voyager dans l'idée d'acquérir une connoissance du monde, est, qu'il est possible qu'un jeune homme, dans sa conduite & dans ses manieres, parvienne à quelque ressemblance étudiée & ridicule des modeles qu'il copie, ou que les différentes scènes dont il a été témoin, lui fournissent matiere à son retour pour beaucoup de babil inutile dans la conversation: mais qu'il revienne chargé de quelque information solide, concernant les hommes & les choses; telle que, selon votre belle expression, il puisse paroître avec avantage à la Cour ou au Sénat de son propre pays, c'est ce que je ne me promettrai jamais de cette éducation à la mode.

Sérieusement, Mylord, le MONDE est un grand mot; l'étude qu'on en fait a l'air de quelque chose de plausible & d'imposant: mais ceux qui savent ce

qu'est le monde, penseront qu'il est mieux qu'un jeune homme commence par ce qui est son premier & son dernier intérêt ; & si avec le tems il vient à comprendre, & encore plus à estimer, comme ils le méritent, les caracteres de grandeur & de bonté des hommes de son pays, le nom injurieux que l'on donne à celui qui y a été élevé, ne l'empêchera pas de recueillir le meilleur fruit qu'une connoissance du monde, bien entendue puisse fournir.

Car, Mylord, je ne dois pas vous taire, dans une circonstance aussi favorable que celle-ci, une étrange imagination de ma part.

L'affaire de connoître le monde au sujet de laquelle des esprits foibles & visionnaires font tant de bruit, & dont on les entend parler sans cesse dans toutes les compagnies avec tant de suffisance, & à l'égard de l'éducation, le pas le plus important de tous. On a écrit des volumes pour nous enseigner comment nous pouvons mieux devenir Savants, Orateurs, Courtisans ; que

fais-je : cependant je ne me rappelle pas d'avoir vu une seule feuille , composée par quelqu'un de capable , qui nous instruisse de la vraie maniere de parvenir à ce grand secret.

Ce n'est pas une matiere que l'on puisse entamer , quand j'aurois la vanité de m'en croire capable , dans une conversation accidentelle , comme celle-ci. Mais je ne crains pas d'avancer que quiconque veut faire arriver un jeune homme à une connoissance saine & utile du monde , doit choisir pour l'y conduire une méthode très-différente de celle que l'on a prise jusqu'ici.

Un jeune homme doit connoître le monde : c'est pourquoi , dit-on , il faut l'y introduire tout de suite , afin qu'il puisse acquérir cette connoissance , que sa propre expérience & non celle d'un autre doit lui enseigner.

Je ne crains pas de dire tout le contraire : c'est pourquoi tenez-le éloigné de ce monde , le plus long-tems que vous pourrez ; & lorsque vous le lui confierez , que l'ami ou le Gouverneur

le plus capable lui prête tout ce qu'il a d'expérience, pour le conduire par degré, avec précaution & imperceptiblement, aux habitudes qu'il y doit contracter.

Vous demandez la raison de cette conduite mystérieuse ; il me semble cependant qu'elle se présente d'elle-même. C'est communément de seize à vingt & un ans que l'on cesse, ou que l'on diminue beaucoup les soins d'une éducation ordinaire ; c'est-à-dire, dans l'âge de la vie qui demande toute l'attention des plus vigilants & toute l'adresse des plus sages Gouverneurs. Les passions commencent à se faire sentir, la curiosité éveille, & l'esprit jeune est prêt à prendre son pli des séductions de la mode & de l'exemple qui en impose.

Et ce n'est pas là le pire. Une éducation, qui en mérite le nom, a inculqué les maximes d'honneur & de probité, a inspiré les plus nobles sentimens des devoirs que prescrit la morale, a imprimé une vénération pour toutes les

vertus, & une horreur égale pour tous les vices de de l'humanité.

Plein de ces idées sublimes que ses Parents, les Gouverneurs, ses Livres & même son propre cœur encore ingénu, lui a rendu familières; le tems fatal est venu où notre jeune homme, si bien instruit, va faire à présent son entrée dans le monde. Mais quel monde, juste Ciel! Ce n'est pas celui que la lecture lui a fait connoître, ou qu'il s'est imaginé; mais un monde nouveau, étrange, & qui est tout le contraire de ses premières notions & de son attente.

Il paroît sur cette scène avec crainte, & la contemple avec étonnement. Il voit le vice hardi, heureux & triomphant; la vertu timide, malheureuse & dégradée. Il joint la première foule qui se présente à lui; un grand éclat de rire l'étonne, & il entend tourner en ridicule l'industrie, l'honnêteté, la générosité, ou quelques autres de ces qualités dont jusques-là il a fait si grand cas.

Il quitte cette foule bruyante avec dédain, & il est bien aise de s'unir à une

compagnie de personnes mieux mises, mieux élevées, & qui à tous égards ont plus de quoi l'attirer. Sa simplicité fait qu'il est pendant quelque tems la dupe de cette société qui lui en impose : mais leurs saillies d'esprit, leurs satyres amères, leur raillerie indécente, quoique polie, sur-tout ce qu'il a été accoutumé de regarder comme sacré, lui montre à la fin qu'en changeant de compagnie il n'en a pas trouvé une meilleure.

Cette découverte le conduit à une autre. Il écoute la vie de ces personnes bien élevées, & il trouve leurs mœurs parfaitement d'accord avec leur conversation, décentes à la vérité à l'extérieur, mais en effet dégradées par toute sorte de passions, perdues dans le luxe & la mollesse, dans un jeu ruineux, dans de criminelles intrigues, ou pour le moins dans des amusements inutiles.

LORD SHAFTESBURY.

Cette peinture, ce me semble, est un peu forte. D'ailleurs, voulant faire
connoître

connoître le monde à votre jeune homme , vous pouviez sûrement lui trouver une meilleure compagnie que ce tas d'effrontés , ou cette troupe de gens corrompus.

M. L O C K E.

Je prends le monde , comme je le dois , tel que nous le rencontrons le plus communément ; & vous m'avouerez que pour le sujet , la peinture est assez modeste.

Mais je ne suivrai pas plus loin les progrès de notre jeune aventurier dans le monde. Je reviens à vous demander à présent quel effet vous croyez que doivent avoir naturellement sur lui des scènes si étranges & si inattendues ? Certainement un de ces deux-ci. Ou que le mépris de la vertu , qu'il remarque par-tout , diminuera par degré le respect qu'elle lui inspiroit , & à la fin effacera les sages impressions de son éducation ; ou , si la force de l'exemple ne peut les détruire dans son esprit jeune & ingénu , qu'il aura pour le genre

humain des sentimens d'indignation ; qui le conduiront au moins à une triste & chagrine mélancolie , & peut-être du doute à une prophane impiété.

J'ai rarement connu un jeune homme d'esprit élevé de cette manière , qui ait échappé à l'un de ces deux malheurs.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Pourquoi donc lui donner ces hautes idées de l'humanité , dont le monde doit bientôt le défabuser aux dépens de son innocence ou de son bon naturel ?

M. L O C K E .

Cette question seroit assez convenable pour la plupart des hommes. Mais vous savez très bien que dans cette discipline des mœurs , comme dans toute autre , on doit imprimer à de jeunes esprits des idées d'excellence , & leur proposer pour objets d'imitation les modèles les plus estimés ; sur ce principe certain , que quiconque veut être passablement accompli dans quelque art , & beaucoup plus encore dans cet art

suprême de la vie , doit prendre sa vi-
sée haute , & aspirer à la perfection ab-
solue. Vous savez qu'on enseigne à un
Peintre ou Sculpteur , de l'espece la
plus commune , à travailler d'après une
Vierge de Raphaël , ou une Vénus de
Médicis ; cependant il n'est pas proba-
ble que parmi ceux de son état il ren-
contre des gens capables de faire de pa-
reils chefs-d'œuvres.

L O R D S H A P T E S B U R Y .

L'observation est sûrement juste ; &
j'ai voulu seulement dire qu'on devroit
arrêter & moderer à propos ces gran-
des & belles idées , avant notre entrée
dans le monde , que l'on prévoit devoir
y répondre si peu.

M. L O C K E .

Et quel est le tems que vous destinez
pour cette opération délicate ?

Est - ce avant que le jeune homme
commence ses voyages ? Mais dans votre
système il les commence de si bonne
heure , que les principes dont vous vou-

driez réprimer les excès, n'auroient pas encore eu leur plein effet, & que la vertu foible & mal assurée succomberoit sous l'expérience.

Sera-ce donc quand ses voyages seront déjà commencés? Le sage Gouverneur auquel vous avez recours dans toutes les occasions embarrassantes, doit-il se charger de la solution de cette difficulté? Hélas! à présent il est trop tard; vous avez introduit le jeune homme sur la scène: il veut voir & juger par lui-même. Le torrent l'emporte: l'impression du moment est trop forte pour être balancée par les foibles exhortations d'un Gouverneur, dont le pupile est bientôt dégouté.

Voyez donc si le moyen le plus sûr de le garantir de ces inconvénients, n'est pas de le tenir encore éloigné du monde; & lorsque vous voulez lui en donner quelque connoissance, de le faire à propos, par degrés & avec circonspection: de lever le voile de dessus quelques parties, & de le laisser encore sur d'autres: de peindre ce qu'il ne voit

pas, & de lui faire imaginer au-delà de ce qu'on lui peint : de l'introduire au commencement dans la meilleure compagnie, & de le préparer à toute l'indulgence dont celle-là même a encore besoin. De conserver dans son cœur l'amour de l'excellence, d'y entretenir avec soin les sentimens généreux dont il a été si bien imbu, & qu'il goute si parfaitement ; cependant de tempérer, si vous pouvez, son zele avec candeur, de lui insinuer les avantages d'une vertu telle que la sienne, formée de si bonne heure & si heureusement cultivée, & de plier son esprit, qui y répugne, à quelque disposition de pitié envers les ignorants & les vicieux : de lui découvrir par degré la condition réelle de ce monde qu'il fréquente, cependant de maniere à lui représenter en même tems le malheur inévitable de s'y conformer : à la fin de tout, de lui montrer quelques exemples de ce vice, qu'il doit apprendre à souffrir dans les autres, quoi qu'il le déteste lui-même ; d'observer avec soin l'effet que ces exemples

font sur lui ; & selon que vous trouvez ses dispositions inclinées , de fortifier son horreur pour le vice , ou d'exciter sa compassion pour les vicieux. En un mot (car je n'entreprends pas ici de diriger un Gouverneur , mais de suggérer , en termes très généraux , mes idées sur ses devoirs) d'instruire les esprits de la jeunesse par degré , & avec une intelligence qui puisse les préparer à voir le monde sans étonnement & à y vivre sans danger.

Voilà cet important chapitre qu'aucun instituteur de jeunesse , comme j'ai osé l'avancer , n'a encore composé , ou dont on ne trouve pas un mot dans un *Traité d'éducation* ; vous apprendrez , par ce court sommaire de ce qu'il contient , quelles sont mes idées sur la manière dont on devrait employer ces années précieuses que l'on perd communément à voyager dans les pays étrangers.

Sérieusement , Mylord , il y a une méprise fatale à ce sujet. On parle de la connoissance du monde , comme d'une

science que l'on peut acquérir en tout tems , & que , vu son importance , on ne peut acquérir trop tôt. On oublie qu'une préparation longue & assidue est nécessaire , avant qu'on soit propre à entreprendre cette tâche , & que ceux qui sont les derniers à partir , arriveront certainement le plus en sûreté & le plus tôt à la fin de leur voyage.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Mais où travaillera-t-on à ces préparatifs si nécessaires ? dans quel sanctuaire privilégié tiendra-t-on notre jeune homme éloigné de la vue & de la contagion de ce monde pervers , en le formant cependant par degré à l'usage & à la pratique qu'il lui importe d'en acquérir ?

M. L O C K E .

Que demandez - vous là. Où ? dans son Collège , dans la maison de son pere , ou dans celle d'un ami , par-tout en un mot , plutôt que dans un pays étranger , où n'étant retenu par aucune contrainte salutaire , l'esprit jeune est abandonné

en proie à toutes sortes de mauvaises impressions.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Et n'y a-t-il pas des inconvénients de l'autre côté, qu'un parent prudent peut prévoir & doit prévenir ?

M. L O C K E.

Je vous entends. Je fais que faute de meilleurs arguments pour autoriser cette éducation étrangère, de foibles ou d'indignes parents font toujours prêts à recourir à ceux-ci.

Ils nous disent, spécialement s'ils ont un rang & de la naissance, que leurs enfants n'ont déjà que trop souffert dans nos écoles publiques & vulgaires, qu'avec beaucoup de mauvaises habitudes, ils ont contracté plusieurs amitiés basses & honteuses, qu'il faut rompre absolument ; que ces indignes camarades d'école les suivent aux Universités, & font, sinon le poison, au moins l'embarras & le deshonneur de leur vie fu-

ture ; qu'une absence de quelques années , hors de leur pays , met fin à ces liaisons précipitées & mal assorties , & les laisse à leur retour en pleine liberté d'en contracter d'autres plus convenables à leur naissance & à leur qualité , & qui soient plus utiles à leurs vues de fortune & de réputation dans le monde ; qu'à la vérité ils pourroient retirer le jeune homme , immédiatement de son école , dans leur propre maison ; mais qu'ils sont forcés à passer beaucoup de leur tems dans la Capitale , dont la licence est telle , qu'aucun soin de leur part , ni de celle du meilleur Gouverneur ne peut les en garantir ; que ses anciennes connoissances le poursuivroient jusques-là ; qu'il seroit sans cesse environné de jeunes gens de son âge & de son rang , & que sous mille prétextes de politesse & d'amusement , ils l'entraîneroient dans toutes les folies , & peut-être les vices de cette grande Ville ; qu'après tout , le seul asyle dans la jeunesse est le pays étranger , d'où à la fin il peut revenir dans un âge plus mûr ,

& avec un meilleur jugement pour prendre un état dans le monde.

A ce discours populaire (que je crois que vous avez eu en vue, mais sur lequel vous n'avez pas voulu appuyer directement), c'est assez de répondre qu'une partie de ces inconvénients, dont je viens de faire l'énumération, sont imaginés à plaisir, & le reste exagéré; que l'autorité d'un pere, s'il mérite ce nom, concurremment avec quelques amis honnêtes & un Gouverneur ordinaire, les préviendra ou du moins les palliera tous; & que pour mettre les choses au pis, son fils sera exposé par tout ailleurs à des inconvénients encore plus grands. Mais en vérité je ne puis comprendre, si l'on récuse les Colléges, & s'il s'agit de voir le monde comme on a coutume de dire, pourquoi l'on ne trouveroit pas *Londres* aussi propre à cet effet qu'aucune autre grande Ville de l'*Europe*. Je crois qu'il contient aussi bonne compagnie qu'aucune autre, & je doute qu'il y ait plus de licence qu'ailleurs; ou, si cela est, il y a trois fortes

de frein pour la réprimer, que le jeune homme ne trouveroit pas hors de son pays, je veux dire l'autorité des parents, le gouvernement domestique, & le soin de sa réputation sous l'œil & l'inspection de ses amis.

De sorte qu'à tous égards, soit, suivant votre système, d'entamer directement la grande étude du monde; soit, suivant le mien, de faire uniquement des préparatifs dans cette vue, notre jeune homme ne peut rien faire de mieux à cet âge, que de rester dans son pays, où nous le laisserons avec votre permission, du moins jusqu'à ce que nous ayons examiné la force de votre dernier argument en faveur des voyages dans les pays étrangers. Vous le tirez „ des „ grands avantages que l'on suppose „ résulter de l'étude & de la culture de „ ce qu'on appelle les BEAUX ARTS; „ enfin de l'importance & du mérite „ éclatant que donne le caractère de „ *Virtuose*.

Le goût que vous avez pour les choses de ce genre est si public, & la con-

noissance que vous avez de leur valeur si parfaite, qu'on peut vous excuser de vous être étendu si particulièrement sur ce Chapitre; mais quant à moi, qui suis d'une espece plus commune, & d'une disposition plus froide, elles me paroissent, je veux bien ne pas dire frivoles, mais de très peu d'importance, lorsqu'on les compare à ces autres qualités qui sont des objets plus propres & plus immédiats de toute éducation.

Je crois que je vous révolterois, Mylord, si je vous en disois librement mon avis, & même quand je ne ferois qu'insinuer que selon moi ces études, dans une grande jeunesse, & proposées comme objets d'une application sérieuse, ont le but le plus pernicieux, attendu qu'elles énervent les forces de l'esprit, & qu'elles inspirent je ne fais quoi d'une vanité fotte & superflue.

Pour rendre ces études utiles à un certain point, ou même les empêcher de faire du mal, il vaudroit sûrement mieux les différer à un âge plus mûr, lorsque le jugement formé les prendra

naturellement pour ce quelles font , & pour rien de plus que des amusements élégants & honnêtes.

Je pourrois ajouter qu'une préparation antérieure de raison & de bon sens, est requise pour exceller dans cette espece de goût, comme dans tous les autres ; car, j'en conviens avec votre Poëte favori, de toute étude polie, de toutes les productions même de l'imagination,

Sapere est, & principium & fons.

On pourroit faire ces objections, & de plus fortes encore contre ce que la prévention vous a fait avancer en faveur des Beaux-Arts. Mais je veux bien les abandonner, d'autant plus qu'elles auroient mauvaise grace de la part d'un homme, qui est forcé d'avouer qu'il n'a aucune espece de discernement pour tout ce qui en dépend, & qui par conséquent ne doit pas présumer d'entrer en lice avec un Maître en ces genres d'élégance, aussi consommé que vous l'êtes.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

C'est ainsi qu'avec un compliment poli vous vous débarrassez du plus spécieux, pour le moins, de tous ces arguments qui sont allegués en faveur de l'éducation, que des voyages entrepris de bonne heure peuvent donner. Car qu'il soit vrai ou non, que les autres perfections peuvent s'acquérir aussi-bien dans notre pays, il n'y a pas à douter qu'on ne peut étudier les Arts libéraux que chez l'étranger. Et quant à leur utilité & aux agréments qu'ils donnent à notre jeune Noblesse. . . .

M. L O C K E.

Je fais, Mylord, que vous pouvez dire beaucoup plus de choses & de plus belles encore, sans vous attendre que je dispute sérieusement avec vous à cette occasion.

Si ma mémoire ne me trahit pas, je viens de parcourir les différents chefs de votre défense, & je crois en avoir dit assez sur chaque, pour montrer que

les voyages , de quelque côté qu'on les considère , ne sont pas la méthode la plus convenable pour l'éducation d'un jeune Gentilhomme.

Les avantages que vous vous proposez par là , ou sont en eux-mêmes assez peu estimables , du moins d'un prix beaucoup inférieur à ceux que vous êtes obligé d'y sacrifier , ou , lorsque leur importance est réelle & reconnue , on peut se les procurer par quelque autre moyen & dans tout autre saison.

Car , après tout ce que j'ai dit , vous ne devez pas conclure que je sois entièrement opposé aux voyages dans les pays étrangers. Je suis aussi persuadé qu'aucun autre homme , de leur utilité , lorsqu'ils sont entrepris à propos & par des personnes en état d'en profiter. Je pense à la vérité que c'est paresse , & quelque chose encore de plus blamable , pour un jeune homme , de perdre ses premières années , les plus précieuses de toutes , à courir l'Europe , cependant je fais que les observations d'un homme capable qui l'auroit bien vue , pour-

roient tourner à l'avantage de la sagesse & de la vertu.

Mais alors, Mylord, j'envisage cette capacité tout autrement que le vulgaire. Je demande d'abord dans celui qui veut voyager assez de mérite & de considération pour être reçu dans les plus grandes compagnies, ainsi que dans les plus sages. Il doit avoir l'esprit subtil & pénétrant pour pouvoir observer les hommes & les choses : il faut que par de bonnes études & beaucoup de lecture ses connoissances soient étendues, & que toutes ses facultés soient parvenues à leur vrai point. Avec ces qualités, si un homme de rang & de fortune peut trouver du loisir pour employer quelques années parmi les Nations voisines, je conviens aisément que son voyage peut tourner à son propre avantage & à celui de son pays.

C'est ainsi qu'il peut être vrai, comme vous le dites, que les préjugés de notre Isle se perdroient, & qu'on pourroit nous apporter beaucoup de la politesse & de l'urbanité de nos voisins.

L O R D

LORD SHAFTESBURY.

Je vous remercie de cette condescendance. Quoique je ne sois pas encore bien convaincu des inconvéniens que vous trouvez aux voyages faits dans la jeunesse, je suis très-aise que vous n'interdisiez pas la chose elle-même. Plusieurs personnes sages parmi nous ont été de cet avis. Mais vous êtes plus raisonnable; & cette extravagance, en effet, n'étoit pas à craindre de l'excellence de votre jugement, & de la connoissance supérieure que vous avez de la nature humaine.

M. L O C K E.

Je suis si flatté de l'opinion obligeante que vous avez de moi, que je serois fâché d'en perdre la moindre partie. Cependant je prévois facilement, que ce que je vais ajouter doit à cet égard m'exposer à quelque risque.

Cette estime que vous témoignez pour *une connoissance supérieure de la nature humaine*, m'enhardit à vous dire

K

qu'une pareille connoissance (à laquelle j'ai peu de droit de prétendre moi-même) ne se peut acquérir que par l'observation la plus grande & la plus étendue de l'espece humaine : de sorte que je puis paroître à la fin un Avocat plus chaud que vous-même pour ce qui regarde l'utilité des voyages.

Je soutiens donc que la connoissance de la nature humaine, est, dans le sens le plus étendu de l'expression, la seule connoissance qui mérite l'attention d'un homme sage, mais qu'on n'y peut arriver qu'en l'examinant dans toutes ses variétés ; je veux dire non-seulement ou principalement dans cette belle & agréable forme qu'elle offre au milieu des Arts & des embellissements de notre monde occidental, mais dans sa simplicité nue, & même dans ses difformités ; enfin sous tous les déguisements & toutes les contorsions qui viennent de gouvernements absurdes & de monstrueuses Religions, dans chaque région éloignée du globe.

Le sujet me paroît d'une telle impor-

tance, que tout vieux Philosophe que je suis, il m'échauffe presque, & qu'à votre exemple je me laisserois aller à une sorte d'enthousiasme.

Je vous dirai donc : „ Que pour étudier utilement la NATURE HUMAINE, „ un voyageur doit étendre son circuit „ au - delà des limites de l'Europe, il „ doit aller & la surprendre simple & „ toute nue au Nord de l'Amérique, „ & au Cap de Bonne-Espérance. Il „ peut alors examiner combien elle paroît gênée, referrée & boutonnée de „ près dans l'étroite tunique des loix „ & de la coutume, comme à la Chine „ & au Japon : ou déployée & élevée „ au-dessus de sa taille commune, dans „ la robe ouverte & aisée de l'enthousiasme, parmi les Arabes & les Sarrazins ; ou comme enfin elle se tourmente dans les vieux haillons d'un „ Gouvernement usé, toute prête à retourner nue aux Côtes de l'Afrique „ sur la Méditerranée.

Voilà, Mylord, des scènes propres à exercer l'esprit d'un Philosophe, d'un

Citoyen du monde. Le tour de l'Europe est un objet qui fait pitié : c'est un aspect commun , uniforme & sans variété , qui n'offre rien que les mêmes mœurs polies & des Gouvernements artificiels , rarement assez diversifiés pour attirer ou mériter notre attention.

C'est d'une vue plus générale & plus étendue des Nations , qu'on peut faire une juste estimation de ce que peut la nature humaine. De là nous pouvons recueillir quelles sont ses facultés naturelles ; quels principes sont essentiels , quelles idées , s'il en est de telles , sont vraiment innées ; quels changements enfin , & quelles modifications elle est capable de recevoir de la loi & de la coutume.

Si vous croyez que j'impose une trop grande tâche à votre voyageur curieux , ma réponse est qu'il n'a qu'à se tenir chez lui. Il verra l'Europe dans le miroir de son propre pays , qui ne réfléchira que trop vivement chaque état qu'il fera passer en revue : pour le reste , il prendra les meilleures informations

qu'il pourra des livres & des narrations
des meilleurs voyageurs.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

C'est-à-dire que vous le découragez
de chercher hors de son pays un monde
qui connoît la raison & la politesse ,
l'état le plus naturel du genre humain ;
& que vous exigez de lui de perdre son
tems à observer des esclaves, des fous
ou des sauvages : états dans lesquels la
raison & la politesse n'ont pas lieu, &
où l'humanité elle-même disparoît pres-
que.

Avis admirable de la part d'un Phi-
losophe ! Ce que je trouve de meilleur,
c'est que vous envoyez votre disciple
prendre ses informations de tous ces
désordres : où ? dans les récits menteurs
de conteurs aussi ennuyeux que mal inf-
truits.

M. L O C K E .

J'avois bien prévu que j'allois vous
faire perdre la bonne opinion que vous
aviez de mes connoissances. Cette ex-

périence mortifiante m'empêche de m'avanturer davantage , & me force à rentrer dans le sentier plus étroit que vous paroissez vouloir me prescrire.

Je consens donc , puisque vous le voulez , qu'un Gentilhomme Anglois mette tous ses soins à se perfectionner lui-même à l'école de la raison & de la politesse , pour atteindre en peu de tems à cet état , qu'il vous plaît d'honorer du nom de naturel. En ce cas , je me déclare encore contre ses voyages en Europe.

Chaque état a ses mœurs particulières , & qui y sont les mieux adaptées. La politesse , qui prévaut dans quelques endroits du Continent , peut être plus recherchée & plus parfaite que la nôtre , sans devoir pour cela lui être préférée. Ces raffinements tirent leur origine des sortes de gouvernements auxquels ils conviennent , & dont ils reçoivent tout leur prix. Dans les Monarchies absolues de l'Europe , tous les hommes sont courtisans. Dans notre Monarchie , plus libre , tous devroient être Citoyens.

Laiſſons donc les Arts d'adreſſe & d'inſinuation , fleurir en France. Sans les employer , quel mérite peut eſpérer de réuſſir , quels talents s'ouvriront le chemin à la faveur & à la diſtinction ? Mais un caractère plus mâle doit prévaloir ici. Nous avons un Prince à ſervir , non à flatter : nous avons une Patrie que nous devons aimer , & non une Cour que nous ſoyons tenus d'adorer ; nous avons en un mot des objets à ſuivre , & des intérêts à ſoutenir , & ce ſont des ſoins dont nos voiſins plus polis ſont heureuſement déchargés.

Paſſons donc à nos Compatriotes la ſimplicité , & même la groſſiereté de leurs mœurs : mais qu'ils ſe faſſent pardonner ce défaut par leur grand ſens , leurs connoiſſances ſupérieures , leur eſprit public , & ſur-tout par leur intégrité , où la politeſſe n'a aucune part.

Athènes , votre Ville favorite , Mylord , auroit-elle fait ſagement de changer la ſimplicité & la liberté mâle de ſon ancien caractère , pour les ridicules & les baſſeſſes des Cours Aſiatiques ? Les

qualités même plus douces & plus brillantes, si estimées à Athènes dans son meilleur tems, auroient elles convenu à un Citoyen de Sparte ?

Vous voyez les conséquences qu'on doit tirer de ces exemples. Pour moi, Mylord, j'estime la politesse, dans le sens raisonnable du mot, comme l'ornement, je dis plus, comme le devoir de l'humanité. Mais sous prétexte de faire cette louable acquisition, gardons-nous bien de négliger la culture de l'esprit humain, l'instruction dans les Lettres & dans les affaires, la discipline des passions, en un mot aucune des qualités nécessaires pour former le cœur & perfectionner la raison. La fondation de ces vertus essentielles doit être établie solidement dans les formes ordinaires de notre éducation publique, si vous voulez ; car j'aimerois mieux, comme vous savez, que ce fût par le moyen d'une éducation particulière, qui est toujours plus attentive & plus morale. Que le commerce du monde, quand il en fera tems, & avec les précautions néces-

fares , succéde à ces soins , & vous trouverez votre jeune Gentilhomme aussi accompli à tous égards , que raisonnablement vous pourriez souhaiter de le voir. Et pour prouver ce que j'avance , si une délicatesse , peut-être fausse mais commune , ne m'empêchoit pas d'apporter en exemples les noms de nos amis & de nos connoissances , combien ne trouverois-je pas de preuves de cette sorte , soit dans des hommes que vous avez connus dans votre propre pays , & que surement vous respectez , soit même dans quelques-uns de votre propre famille.

LORD SHAFTESBURY.

Dites-moi plutôt comment nous pouvons raisonnablement espérer que notre éducation vulgaire produise de semblables modeles : qu'après une exacte recherche on en puisse trouver un ou deux , c'est ce que je ne prétens pas vous disputer.

M. L O C K E.

Cette recherche ne me donneroit pas beaucoup de peine : mais je n'insisterai pas davantage sur ce sujet. Il me suffit que vous soyez forcé d'avouer que quelques personnes, dont le caractère est le plus estimable & le plus accompli, ont été élevées en ce pays-ci, & que sans sortir de notre Isle on peut parvenir même à cette grande politesse dont vous faites tant de cas. Mais la rareté des exemples, direz-vous, fait contre moi, & montre qu'on ne peut pas se fier au sol revêché & au climat disgracié de notre pays. Ainsi vous concluez pour la nécessité des voyages, attendu les défauts reconnus de nos établissemens d'instruction publique, qui, suivant l'idée que vous en donnez sont dégénérés & dépravés à tel point, qu'on ne peut raisonnablement s'attendre à en voir rien sortir qui ait quelque mérite.

Après tout voilà votre principale raison pour conseiller une éducation étrangère. Vous en voulez à nos Universi-

tés ; & pour me faire épouser votre querelle, vous n'avez pas oublié de me rappeler le peu d'obligation que je leur ai eue moi-même, qui ai été élevé selon leur discipline.

Je pourrois convenir peut-être d'une partie de cette accusation. Il est certain du moins que les préjugés, la superstition, le savoir pédantesque, & les faux principes qui n'ont que trop prévalu, & qui prévalent encore dans ces écoles célèbres, n'en peuvent donner qu'une idée défavantageuse aux personnes qui ont de l'honnêteté & du discernement. Je conviens même que j'ai été quelquefois tenté d'en témoigner mon ressentiment. Mais nous sommes toujours des juges severes & souvent injustes dans notre propre cause. Et pour dire la vérité, si nous voulons considérer les choses froidement & sans partialité, nous trouverons que les défauts qu'on leur reproche, de quelque espece que ce soit, sont susceptibles de beaucoup d'adoucissements.

Vous savez que les UNIVERSITE'S

D'ANGLETERRE ont pris naissance dans des siècles barbares. Les vues de leurs Instituteurs ont été conséquemment telles qu'on pouvoit les attendre, dans ces circonstances, des hommes de leur trempe.

Ces Séminaires furent plus immédiatement consacrés au service de l'Eglise, ce dont on doit s'étonner d'autant moins, que nos Politiques, comme vous savez, étoient alors des Ecclésiastiques. De là le plan des études prescrites à la jeunesse, devoit être tel qu'il convient le mieux à cette classe d'hommes, à l'instruction desquels le public étoit le plus directement intéressé.

D'ailleurs le savoir de ce tems-là étoit grossier & barbare, & quand leurs vues eussent été plus raisonnables & plus étendues, les Fondateurs de nos Colleges n'auroient pas été les maîtres de pourvoir à des établissemens plus utiles. La grande perfection, même de ceux qui étoient versés dans les affaires, n'étoit guere autre chose qu'une habitude aux formes & une dextérité dans les finesses

du Droit Canon : la gloire des Savants les plus profonds , consistoit à appliquer les subtilités de la Philosophie d'Aristote aux questions Théologiques & Métaphysiques : d'où il est évident qu'on faisoit trop de fonds sur les exercices des Cloîtres & les disputes Scholastiques.

Il est vrai que quelques-uns de nos Colleges ont été érigés dans un tems où la lumière & les connoissances s'étoient un peu plus répandues parmi nous. Je veux dire durant le progrès de la *Réformation* ; mais le grand objet , qui occupoit tous les esprits , étant la dispute avec le Siege de *Rome* , la circonstance principale , qui distingue ces fondations des autres , est que leurs statuts pourvoient plus spécialement à former les étudiants à cette controverse : de sorte que même dans ces sociétés le génie des disputes Scholastiques a encore prévalu , à l'exclusion de ce plan d'études plus raisonnable , qui est propre pour tous les tems , & qui auroit mieux convenu à l'objet général de ces établissemens d'éducation publique.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Ce que vous dites de l'origine & du génie de nos Universités Angloises , peut se croire aisément , même par ce que nous en voyons encore. Mais quoique l'on puisse assigner quelques - unes des causes qui y ont introduit ces plans barbares d'éducation , quelle raison peut-on donner pour qu'on les conserve encore de nos jours , ou pour que des hommes sensés s'y soumettent ?

M. L O C K E .

Il ne faut pas la chercher loin cette raison. Ces plans barbares d'éducation , ont eu dans les premiers tems , comme nous l'avons vu , leur raison & leur utilité. Les corps retiennent très long-tems le caractère de leur première institution , & tout bien considéré , je suis porté à croire qu'il n'est pas mal que cela arrive ainsi. Les Universités en particulier , & les autres Colléges ne devoient pas se presser de changer les principes & les usages établis par les hommes les plus judicieux des premiers âges. La raison en

est simple. Leurs instructions auroient peu de poids, & leur discipline n'auroit aucune stabilité parmi de pareils changements perpétuels. Ces corps sont à la vérité, les dépositaires de la sagesse & de la vertu publiques. Leur devoir est d'inculquer l'une & l'autre à la génération qui s'éleve, sur le même pié qu'elles sont reçues & entendues dans les différents Pays où ils sont établis. Si même les statuts particuliers d'un lieu ne leur imposent aucune contrainte, une facilité à se départir des regles établies seroit une légèreté qui ne seroit pas fort louable, & qui pourroit nuire enfin à la vérité elle-même, en quelque tems qu'à son tour il lui arrivât d'être reçue parmi eux.

Il est vrai, Mylord, que nous regardons communément ces Colléges comme des écoles de Philosophie, dans le sens précis du mot, au lieu que leur propre caractere est celui d'école de science & d'éducation. C'est sous cette dernière idée qu'il faut considérer & excuser cette superstition & ces préjugés, qu'on seroit en droit de leur reprocher sous l'autre dénomination.

Delà donc je conçois qu'on peut faire une juste apologie de l'état présent de nos Universités. Si elles n'ont pas à tous égards corrigé les vices de leur première institution, l'influence & l'autorité de cette institution même peuvent leur servir d'excuse. Si certaines erreurs invétérées dans la spéculation (car je fais que c'est là le principal objet de vos reproches), qui ne sont pas immédiatement liées avec leur institution, conservent encore leur crédit parmi les Docteurs de nos écoles ; il faut considérer que le sentiment général du public doit aujourd'hui précéder, avant qu'ils professent & cherchent à répandre même les vrais principes. Croyez-moi, Mylord, à mesure que la raison & la vraie Philosophie feront des progrès parmi nous, ces corps par degré, quoique peut-être avec répugnance, se reformeront eux-mêmes, & le service qu'ils rendront alors à la vérité, fera plus grand par l'opposition qu'ils y font à présent.

J'ai hasardé de dire que cette réforme se fera d'elle-même avec le tems : je

le crois réellement , & je pense qu'elle se fera aussi-bien en ce qui regarde le plan général des études , qu'en ce qui concerne les principes & les opinions particulières. Cependant à l'égard du premier objet , on pourroit peut-être l'avancer par des moyens extérieurs. L'entreprise est délicate & difficile , je le fais ; mais elle pourroit réussir , si elle étoit conduite sous le prétexte de quelque réforme encore plus grande ; qui saisit l'esprit avec beaucoup de force , lui donne un nouveau biais , & le fait pencher aisément vers tout ce qui conduit au principal but qu'on lui propose.

De semblables occasions ne se présentent pas d'elles-mêmes tous les jours : il s'en est trouvé une , mais nous avons manqué le moment. Tout ce qui péchoit essentiellement dans la constitution des Universités pouvoit être redressé à la grande époque de la *Réformation*. L'occasion étoit favorable & l'entreprise naturelle , après tous les changements qu'on avoit osé faire dans l'Eglise. Mais de savoir si les esprits étoient alors assez

L

mûrs pour cette autre réforme, ou s'il y avoit alors assez de lumiere dans la Nation pour l'effectuer pleinement & convenablement, c'est une question que je crois qu'on peut très-bien vous proposer.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Ce n'est point du tout une question pour moi; & je vous avoue franchement qu'on ne pouvoit attendre aucun service de cette espece de la part de ces grands Réformateurs de notre Eglise. Je pourrois peut-être vous indiquer, depuis, une autre époque, où la même entreprise pouvoit & devoit être tentée par les habiles politiques de ce tems-là.

M. L O C K E.

Vous voulez parler de la *révolution*. Et comme les principes généreux de liberté, sur lesquels elle est fondée, furent très mal secondés par certaines doctrines qui avoient été trop inculquées dans les Universités, votre avis est que cette considération fournissoit le meil-

leur prétexte pour entreprendre de les réformer. Mais ces hommes sages voyoient que ces compagnies savantes, nonobstant leurs systêmes & leurs dogmes spéculatifs, s'étoient par leur dernière conduite attiré l'estime publique, & qu'à ce tems elle étoit trop grande pour permettre un examen rigoureux de leurs statuts & de leur constitution. Dans cette convulsion de l'Etat, ils virent qu'il seroit impossible d'exécuter un dessein de cette nature, sans mettre en danger le nouvel établissement, ou du moins l'exposer à d'odieuses & de fâcheuses imputations. Ils virent d'ailleurs que l'esprit de liberté, qui avoit prévalu au point de réformer l'Etat même, étendroit insensiblement son influence sur toutes les sociétés subordonnées.

En un mot par la liaison étroite & immédiate que les Universités ont avec l'Eglise, elles devoient naturellement partager le même sort à la *Réformation*. Mais la nécessité n'étoit pas si urgente, ou du moins si visible pour donner à la *révolution*, une forme nouvelle aux Universités.

Cependant, Mylord, ce que la sagesse de ces siècles différents a omis, ou n'a pas été en état de faire, le tems & de nouvelles habitudes l'ameneront insensiblement, pour ne pas dire que c'est une affaire déjà fort avancée. A prendre donc les choses comme elles sont à présent, les études & la discipline des Universités ne sont pas sans leur utilité; on ne doit point les dégrader, ni déclamer contre avec trop de violence.

On y enseigne passablement bien les éléments de littérature. Du moins c'est en grande partie aux leçons & à l'institution de nos Colleges, que quelques personnes doivent un usage familier des langues savantes, que vous soutenez vous-même être l'unique fondement de tout savoir réel & de toute politesse; & quoique je connoisse les exceptions qu'il faut faire à d'autres égards, cependant en général la régularité de leur discipline est avantageuse à la Religion aussi-bien qu'à la morale.

LORD SHAFTESBURY.

Que dites-vous là ? Leur Religion est l'intolérance, & leur morale l'esclavage. Car quant à la liberté de penser, ou à la dignité de la vertu.....

M. LOCKE.

Je le vois, vous les trouverez partout ailleurs que dans nos Universités.

Ayez donc la bonté, Mylord, de m'indiquer ces écoles si préférables, & où l'on s'occupe avec plus de succès à répandre ces vertus & toutes celles qui doivent les accompagner.

Mais où nous conduirez-vous pour faire cet examen ? Irons-nous au Nord de ce pays, pour chercher ces avantages que nous déléspérons de trouver au Midi ? Ou si l'air épais de notre Isle infecte également toutes les parties, dirigerons-nous tout de suite notre course vers le continent ? Vous engagez-vous à nous faire rencontrer une nouvelle Athènes parmi les Etats Protestants d'Allemagne, dans les Pays Bas ou les Cantons Suisses ?

L 3

Ces endroits sont je crois les seuls que vous pouffiez avoir en vue : car quelle que soit la réputation des Colleges des Jésuites, vous ne nous proposerez sûrement pas d'y faire élever notre jeunesse Angloise.

Disons donc deux mots, s'il vous plaît sur ces Universités Protestantes du Continent.

Nous connoissons assez bien, vous & moi, l'état de littérature & d'éducation dans ces endroits. Il y a certainement parmi eux d'excellents & d'éminents personnages. Mais vous avouerez que les Universités d'Angleterre ont aussi les leurs ; si nous n'en trouvons pas aisément aujourd'hui, que l'on puisse opposer à un LIMBORCH (*), ainsi qu'à un LE CLERC ; il n'y a pas long-tems

(*) Célèbre Théologien Remontrant, Auteur de plusieurs Ouvrages, dont les plus fameux sont :
1°. *Theologia Christiana. Amstelod. in-4to. 1686.*

2°. *De Veritate Religionis Christianae amica collatio cum erudito Judæo (Isaaco Orokio) Goudæ 1687. in-4to.*

3°. *Historia Inquisitionis. Amst. 1692. in-fol.*

que nous pouvions nous vanter d'un CHILLINGWORTH (*), d'un CUDWORTH (†) & d'un WHICHOT (§), tous gens d'un esprit mâle & vigoureux, d'un cœur noble & d'un savoir incomparable.

Mais il n'est pas question de quelques hommes particuliers, dont ces grands corps manquent rarement; mais de la forme générale & de la constitution de ces savantes compagnies, eu égard au grand objet de l'éducation de la jeunesse.

Oserons-nous dire que les troupes d'Etudiants, éparées dans une Ville de

(*) Un des plus grands Théologiens de l'Eglise Anglicane. Il a la gloire d'avoir formé le célèbre *Tillotson*. Son Ouvrage, *The Religion of Protestants*, a été traduit en François, & imprimé à Amsterdam en 1730. 3 vol. in-4to.

(†) Savant Anglois, très-versé dans la connoissance des langues, dans l'antiquité & dans les Belles-Lettres. On a de lui en Anglois un Ouvrage de la plus grande célébrité: *Le Système de l'Univers*, connu de toute l'Europe par la Traduction Latine qui en a paru en 1733. 2 vol. in-fol.

(§) Successeur du fameux *Collins*, dans la place de Préfet du College du Roi. On connoît de lui quatre volumes de Sermons, donnés au public par le Docteur *Jeffery*.

Hollande ou de Suisse, sont mieux instruites ou mieux gouvernées, que les jeunes écoliers dans nos Collèges ? Ou que le bon ordre, la discipline & la sobriété de ceux-ci soient à comparer avec la liberté & l'anarchie des autres ?

Mais n'y eût-il point de différence à cet égard, comme certainement il y en a beaucoup, ne doit-on compter pour rien la disparité des Constitutions civiles & religieuses ?

Je suis sûr que vous ne me soupçonneriez pas d'adhérer superstitieusement à aucun usage particulier de Gouvernement Ecclésiastique. Mais est-il indifférent qu'un jeune homme qui est destiné à être un sujet de la Couronne & un membre de l'Eglise d'Angleterre, soit accoutumé à l'égalité des pays Républicains & des Eglises Calvinistes ? Il peut être avantageux pour des hommes d'un âge mûr & d'une expérience consommée, de les connoître ; mais voudriez-vous élever votre fils d'une manière qui doit vraisemblablement l'indisposer, à tort ou non, contre le Gouvernement de son pays ?

D'ailleurs pensez - vous qu'il y ait moins de préjugés dans les hommes soumis à d'autres Constitutions civiles & religieuses, que dans les nôtres ? Leurs Professeurs, leurs Instituteurs de la jeunesse sont - ils plus exempts d'erreurs populaires & d'attachements aveugles, que les Gouverneurs & le Maîtres d'éducation de notre pays ?

Bien plus, considerez vous-même, Mylord, s'il n'y a pas autant de tyrannie dans l'administration de quelques - uns des Etats qu'on appelle libres, & autant de gêne & de persécution dans quelques unes des Eglises qu'on appelle libres, qu'on en peut raisonnablement reprocher à la Monarchie ou à l'Eglise d'Angleterre ?

De sorte que je n'imagine pas aisément ce que vous pourriez espérer de gagner en préférant ces écoles étrangères aux vôtres. Le hazard est du moins égal pour trouver chez vous ce qui mérite d'être acquis; ce qu'il faudroit éviter, peut & doit avec plus de probabilité se rencontrer hors de votre pays.

Mais peut-être que vous ne voudriez fixer votre jeune voyageur dans aucun lieu particulier où l'on enseigne les sciences, & que vous avez uniquement en vue de l'envoyer, sous l'aile d'un Gouverneur, parcourir à la hâte plusieurs fameuses Académies, sans l'établir dans aucune. C'est le vrai moyen, je l'avoue, de le garantir des préjugés; mais de savoir si de cette éducation ambulante, il peut résulter quelque instruction solide, quelque connoissance des hommes & des choses, c'est ce que je vous laisse à juger vous-même.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Vous m'avez fait la grace d'imaginer plusieurs projets, dont en bonne foi je n'avois pas la moindre idée. Mais si l'éducation d'un jeune homme de qualité ne peut être conduite sans l'assistance de ces Professeurs d'Académie, je le confierois beaucoup plutôt au soin de tel, que le génie plus libre & plus poli de certaines Universités étran-

gères a formé, qu'au gouvernement de ces guides Ecclésiastiques, dont les manieres & la façon de penser sont diamétralement opposées.

M. L O C K E.

Vous vous expliquez à présent très-clairement. Votre objection est donc contre les Gouverneurs de cette robe. Vous pensez qu'il est absurde, & même pernicieux, de commettre notre jeune Noblesse au soin des gens d'Église. Vous aimeriez mieux la voir entre les mains des laïcs, dans les mains des Philosophes, proprement ainsi nommés, qui indifférents à toute chose, hors à la vérité pure & à la raison, n'ont pas couru le risque d'être imbus eux-mêmes de mauvais principes, & par conséquent ne peuvent être tentés d'en inspirer de tels à leurs élèves.

L'idée est heureuse, Mylord ; & si l'on pouvoit trouver quelque part un nombre de ces Philosophes, j'adopterois volontiers le projet de les employer

dans la partie de l'éducation. Mais l'état dans lequel la vérité & la raison sont encore, & paroissent devoir continuer dans ce monde, ne donne guere lieu à des espérances si flatteuses. Un Gouverneur sans préjugés, est une rareté qu'on ne trouvera ni dans nos Universités, ni même par-tout ailleurs: & préjugés pour préjugés, il est permis, ce me semble, de trouver ceux d'un homme d'Eglise aussi supportables que ceux de tout autre.

Mais, Mylord, n'ayant aucune prévention particuliere en faveur de cet Ordre, ayant même quelque sujet de me plaindre de plusieurs de ses membres, je ne puis avoir mauvaise grace à hazarder un mot ou deux pour sa défense.

Vous me permettez donc de vous dire que je ne vois aucune incapacité particuliere dans le Clergé pour l'important emploi, où il est appellé en ce pays ci, de veiller à l'éducation de la jeunesse. Le loisir dont les Ecclésiastiques jouissent, les sciences différentes,

& les études générales que ce loisir leur permet & que leur profession les oblige de suivre, enfin la vie exacte & exemplaire, où, si vous le voulez, la seule décence que leur caractère leur impose, toutes ces circonstances paroissent en général les avoir désignés, comme les personnes les plus propres pour former les mœurs & cultiver les esprits de la jeunesse dans tous les pays. Dans le nôtre, cette convenance frappe d'autant plus, que leurs préjugés de quelque espece que ce soit, leur sont communs avec toute sorte d'hommes spéculatifs & studieux, & que leur intérêt bien entendu, & tel que l'apperçoivent (quoi que la chaleur & la passion aient fait dire à quelques personnes) ceux d'entre eux qui sont les meilleurs & les plus sages, n'est en aucune façon séparé de celui de la grande Communauté à laquelle ils appartiennent.

Oui, direz-vous, mais leurs espérances, les avancements qu'ils ont en vue.

Cependant à cet égard même ils sont

encore de niveau avec les autres hommes de quelque profession que ce soit, avec tous ceux qui, soit par leur mérite, soit par la faveur de leurs supérieurs, aspirent à s'élever à quelque distinction dans le monde. Et quoique nous disions communément que le Clergé devoit être uniquement animé par des motifs plus purs; cependant vous ne pouvez pas attendre, vous ne devez pas même desirer sérieusement qu'il soit absolument insensible à ceux de l'espece dont nous venons de parler....

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Je veux bien en convenir; mais avouez aussi que les manieres particulieres à cet état, ont quelque chose de bien étrange pour le monde.

M. L O C K E.

Je ne pense pas que leurs manieres soient plus choquantes que celles de tout autre état. Elles conviennent à leur profession & à leur façon de vivre, d'où

elles résultent naturellement. Si nos Écclésiastiques n'ont pas ce vernis de politesse que l'on estime si fort, du moins ils vous choquent rarement en l'affectant. Mais après tout si les personnes de votre qualité & de votre éducation, vouloient condescendre à les supporter d'avantage, ils perdroient insensiblement sous vos yeux ce que leur extérieur a de grossier, & pourroient arriver avec le tems à réfléchir quelque chose de cette haute politesse, qui brille si fort dans le commerce & la conversation des gens du grand monde.

LORD SHAFTESBURY.

Je suis peu curieux de savoir quelles transmutations ils peuvent éprouver dans la suite, & par quels moyens. Sur ce chapitre leur candide apologiste peut plaisanter ou parler sérieusement, comme bon lui semblera. Mais de ce qui paroît à présent, je prends à mon tour la liberté de penser moins respectueusement qu'il ne le voudroit de nos sacrés

Instituteurs ; & quoique j'estime plusieurs particuliers de cet Ordre autant qu'aucun autre homme , cependant jusqu'à ce que je voie un plus grand changement dans les principes & les mœurs de ce corps , que nous ne pouvons l'espérer de nos jours , je ne saurois penser favorablement de ces Colleges grossiers où président des gens d'un pareil mérite.

M. L O C K E.

Ayons patience , Mylord ; je ne me suis pas fait scrupule de vous avouer qu'il se trouve à présent beaucoup d'usages vicieux dans ces Colleges , & qui ont besoin d'être corrigés. A mesure que nos factions & nos partis , soit dans la Religion , soit dans le Gouvernement , s'éteindront , les Universités deviendront plus raisonnables. De même à proportion que le général des mœurs se raffinera , les sociétés particulières prendront aussi un meilleur air & une forme plus polie. En un mot elles ne peuvent pas guider le gout ou le jugement du public ,

public , mais sûrement elles le suivront.

Cette heureuse période n'est peut-être pas éloignée. Or à présent que j'ai pris sur moi d'annoncer l'état futur de nos Universités, souffrez que je vous détaille plus particulièrement ce que je conçois d'avantage dans les changements que je prévois, & que dans une espece de ton prophétique, tel que la vieilleffe le prend quelquefois, & qu'on peut le lui pardonner, je vous trace une foible esquisse de ces jours brillants, que je vois se lever sur nous.

„ Le tems viendra, Mylord, & je
 „ ne le crois pas fort éloigné, où les
 „ Universités d'Angleterre seront aussi
 „ respectables pour les sciences, les
 „ principes & la morale qu'elles ensei-
 „ gneront, qu'elles paroissent méprisa-
 „ bles à vos yeux à ces différents égards.
 „ Je vois le jour où une étude pro-
 „ fonde & une sage interprétation de
 „ l'Ecriture seront la base de la Théo-
 „ logie, où une Philosophie fantasque,
 „ bizarre & supposée déserterá leurs
 „ écoles, & sera remplacée par une

M

Standort: P 06
 Signatur: JKRC 1006
 Akz.-Nr.: 76/14613
 Id.-Nr.: W1285792

science réelle, soutenue sur les fondements sûrs de l'expérience & d'une exacte observation : où leur Physique fera des faits, leur Métaphysique le sens commun, & leur Morale l'humanité.

„ Je ne me livre point, Mylord, à de vaines imaginations; le tems approche où nos Théologiens liront S. PAUL & non pas CALVIN. NOS BACONS & NOS BOYLES vont chasser ARISTOTE des écoles, le Chevalier NEWTON remplira la Chaire de DESCARTES, & votre ami (si vous me pardonnez l'arrogance de me placer moi-même à côté de ces grands hommes), aura le pas sur BURGERSDICIUS (*).

„ Mon œil prophétique pénètre plus loin. Parmi ces progrès dans la science véritable, on apprendra les langues savantes pour son utilité & non par pédanterie. Les Anciens que vous

(†) Je doute qu'aucun Catalogue de savants, fasse mention de ce nom, que l'Auteur a probablement imaginé pour désigner quelque pédant de ce tems-là.

„ admirez seront respectés & non pas
 „ idolâtrés ; & dans le sein même de
 „ nos Académies , il s'éleva un nom-
 „ bre d'hommes qui poliront le gout
 „ de la Nation en perfectionnant les
 „ connoissances.

„ Je ne vous ai encore exposé que
 „ la moitié de ma vision. Les instruc-
 „ teurs de notre jeunesse , que vous
 „ qualifiez d'enfants qui ont de la bar-
 „ be , adopteront les mœurs qui con-
 „ viennent à des hommes , instruiront
 „ avec connoissance & persuaderont
 „ avec raison , feront les premiers à re-
 „ jeter une doctrine & des principes
 „ d'esclavage , banniront de leurs mœurs
 „ le libertinage & la débauche ; & , ce
 „ qui est la premiere & la derniere partie
 „ d'une bonne éducation , donneront à
 „ la jeunesse confiée à leurs soins , les
 „ plus grands exemples d'exactitude , de
 „ sobriété & de vertu.

„ Peut-être alors un commerce plus
 „ libre s'ouvrira avec la société : les étu-
 „ diants de nos Colleges auront l'ambi-
 „ tion de paroître en bonne compagnie ;

» & une politesse générale prévaudra où
 » vous ne voyez à présent que barbarie
 » & grossièreté.

» Qui fait encore si dans un état si
 » différent des choses, les Arts eux-
 » mêmes ne seront pas admis dans ces
 » lieux destinés à l'instruction publique,
 » & si l'on n'y enseignera pas ces exer-
 » cices que notre jeune Noblesse est
 » obligée aujourd'hui d'aller apprendre
 » sur le Continent.

» Si le préjugé d'un vieillard qui a de
 » l'expérience doit être compté pour
 » quelque chose, j'ose dire que tels sont
 » les heureux changements que vous
 » appercevrez bientôt dans nos Univer-
 » sités d'Angleterre. Quelle en sera la
 » durée? C'est ce que je ne puis décou-
 » vrir. Elle dépendra beaucoup des
 » mœurs générales & de l'encourage-
 » ment public. En même tems si quel-
 » que nuage intercepte encore la lumie-
 » re, il ne viendra pas immédiatement
 » du dedans, mais du peu de faveur;
 » ou, ce qui est pire, de la faveur mal
 » dirigée que les grands daigneront té-

„ moigner pour ces établissemens , qui
 „ doivent attirer & qui méritent si fort
 „ toute leur protection.

„ Cependant après tout ce que j'ai
 „ vu , & peut-être révélé , comme vous
 „ pouvez très-bien me l'objecter , de
 „ l'état florissant de nos Universités dans
 „ l'avenir , & des ressources qui s'y trou-
 „ veront pour répondre à tous égards
 „ au but de leur institution , je ne peux
 „ me tromper dans une prédiction ; c'est
 „ que la mode de faire voyager la jeu-
 „ nesse de bonne heure continuera ,
 „ peut-être même augmentera avec plus
 „ de fureur , & qu'on enverra encore
 „ dans le Pays étranger , nos jeunes
 „ gens de qualité , pour leur éducation ,
 „ lorsque toutes les raisons que vous
 „ avez alléguées en faveur de cet usage
 „ cesseront. “

LORD SHAFTESBURY.

Cette dernière prédiction peut être
 vraie , je veux dire si les autres sont jamais
 accomplies. Mais comme je n'ai pas
 grande foi aux prophéties modernes , &

que je ne vois rien à présent qui annonce cet âge d'or , que votre imagination vient de nous présenter , vous m'excuserez si les vôtres n'ont pas un grand poids avec moi avant leur parfait accomplissement. Si cela arrivoit jamais , je respecterois votre prévoyance , & me réjouirois fort d'un événement , qui , je l'avoue de bonne foi , ne laisseroit aucune excuse à mes compatriotes pour leur folie.

Voilà , Monsieur , la substance de ce qui se passa entre nous , sur le sujet en question. Nos autres amis , à la vérité , donnerent leurs avis de tems en tems , mais rarement & en peu de mots ; & j'ai mieux aimé mêler leurs observations avec les nôtres , que d'embarasser & d'allonger ce récit par une scrupuleuse exactitude. D'ailleurs il ne m'eût pas paru honnête d'introduire mes amis sur la scène , pour leur faire faire en quelque sorte un personnage muet : leur politesse pour nous , qui étions les parties principales dans le débat , pouvoit seule

les empêcher d'y jouer un rôle considérable. Cependant une relation de cette espece auroit sans doute donné quelque chose de plus vif à l'esquisse que je vous envoie, comme certainement la conversation originale a été plus animée par leur présence.

Soyez sûr que je vous ai rapporté tout ce qui s'est dit d'essentiel dans cet entretien ; car le jour commençoit à approcher de sa fin, & il étoit tems de nous séparer pour remplir nos différents engagements.

Pour moi, je vous laisse à deviner l'effet que produisirent sur moi les graves remontrances de notre Philosophe. Vous trouverez une chose remarquable, c'est que je me sois chargé de faire le procès à l'état présent des choses, tandis que lui, à un âge naturellement querelleur & mécontent, s'est employé à le défendre. Je ne déciderai pas si c'est une preuve de sa sagesse ou de son bon naturel. Mais j'ai eu beaucoup de satisfaction à entendre ce vieillard nous parler avec tant de complaisance de ces jours plus heureux qu'il

envisageoit, & dont quelques jeunes que
nous soyons & quelque ardemment que
nous le désirions, nous avons toujours
désespéré.

F I N.